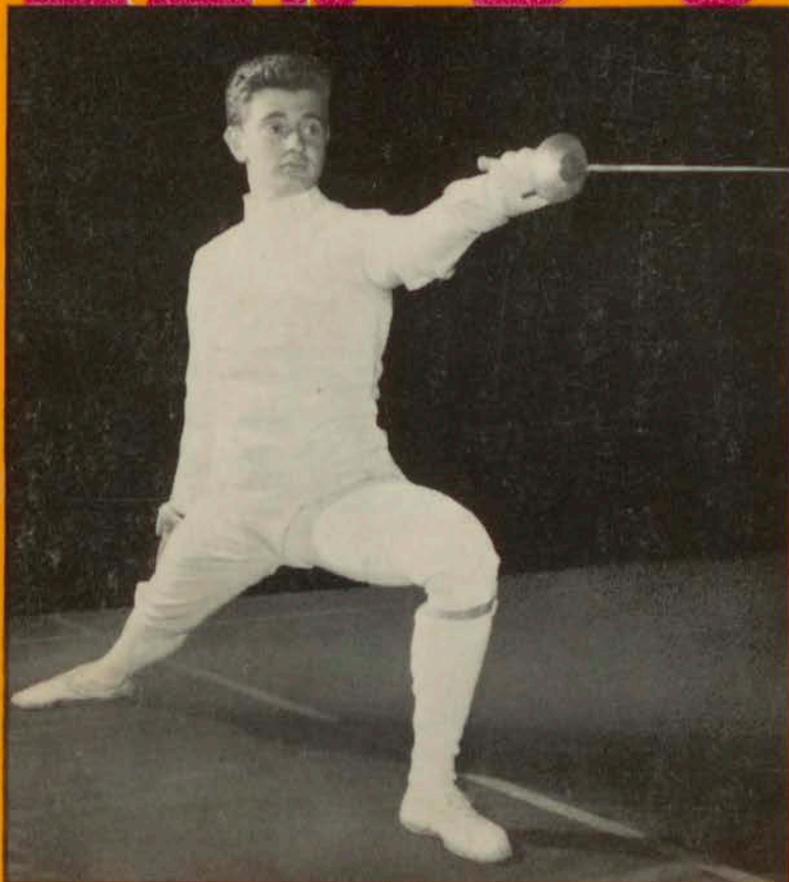


FERNAND ALBARET



LES D'ORIOLOLA



et
LES
VENDANGES
OLYMPIQUES

L'Ordre du Jour
La Table Ronde

LES D'ORIOLA
et les Vendanges olympiques

l'Ordre du jour

FERNAND ALBARET

LES D'ORIOLA

et les

Vendanges olympiques



LA TABLE RONDE

40, rue du Bac

PARIS - VII^e

*Les jeux olympiques, c'est la
chevalerie des temps modernes
Cardinal Mercier*

Première partie

**LES RÉVOLUTIONNAIRES
DU CONCOURS HIPPIQUE**

LES FRANÇAIS AUX JEUX OLYMPIQUES

Sports équestres

Voici les résultats obtenus aux Jeux Olympiques par des cavaliers français dans les diverses disciplines, mises à part la victoire de Gardère (saut en hauteur), et la troisième place prise par de Champsavin (dressage), en 1900.

1912	J. Cariou	or	jumping
	Équipe de France	argent	jumping
	J. Cariou	bronze	military
1920	De Santigues	argent	20 km
	Équipe de France	argent	dressage
	Fields	argent	dressage
1924	F. Lesage	bronze	dressage
1928	P. Marion	argent	dressage
	Bertrand	argent	jumping
1932	F. Lesage	or	dressage
	Équipe de France	or	dressage
	P. Marion	argent	dressage

1936	Équipe de France	argent	dressage
1948	B. Chevallier	or	concours complet
	Équipe de France	or	dressage
	A. Jousseau	argent	dressage
	J. d'Orgeix	bronze	jumping
1952	P. Jonquères d'Oriola	or	jumping
	G. Lefrant	argent	concours complet
	A. Jousseau	bronze	dressage
1960	Équipe de France	bronze	concours complet
1964	P. Jonquères d'Oriola	or	jumping
	Équipe de France	argent	jumping

Ce qui d'abord doit être dit

Sept médailles à Tokyo!

Et alors?

Mais sept médailles sur quinze, tout de même, et dues à deux disciplines seulement : le jumping et l'escrime.

Des médailles de tradition, certes, mais dont on avait bougrement besoin pour décorer un palmarès singulièrement détérioré à Rome.

Mais après tout, va-t-on chercher la petite bête aux Soviétiques quand ils mettent dans leurs comptes les médailles du tir, de la lutte, de la boxe, de l'haltérophilie, du yachting ou du volley-ball?

Alors pourquoi faire la fine bouche quand il s'agit des cavaliers et des escrimeurs français?

Heureusement qu'ils étaient là, nos Jonquères d'Oriola, Lefrant, Janou Lefèbvre,

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Magnan, Arabo, Revenu, Courtillat, Rodocanachi, Noël, Dreyfus, Guittet, Bourquard et les Brodin!

Et puis, s'agit-il seulement de Tokyo?

Songez que de 1900 à 1960, la France devait déjà sept médailles d'or, dix d'argent et six de bronze aux sports équestres, plus vingt-neuf médailles d'or, vingt-trois d'argent et onze de bronze à l'escrime.

Quand les jeux sont finis, on fait une addition. Certes, les grands exploits demeurent, mais c'est le total de ses médailles qui dégage le standing sportif d'un pays.

Et ce n'est là qu'un argument chiffré. Certains ironisent :

« Il ne manquerait plus que ça qu'il n'y ait pas de bons cavaliers et de bons escrimeurs au pays des Trois Mousquetaires! »

Comme si le fruit de l'imagination du grand Alexandre Dumas impliquait la moindre forme de pérennité dans le réel!

A la vérité, c'est un des mérites, sinon une des forces du sport français, que d'avoir diffusé et maintenu des disciplines de haute technique.

On a considéré souvent le sport équestre comme un délassement de riches et l'escrime comme le divertissement d'une élite.

Ce qui d'abord doit être dit

Comme si des armées entières, faites en majorité de pauvres bougres, n'avaient pas fait, des siècles durant, du tape-cul et ferrailé à sabre que veux-tu !

De toute façon, le point de vue des ignorants ne peut pas tenir devant les faits. Nombreux sont, en effet, les ouvriers qui, en France, pratiquent le cheval et ils sont des dizaines de milliers qui, d'un côté et de l'autre du rideau de fer, participent régulièrement à des compétitions hippiques.

Quant à l'escrime, elle est, de tous les sports de tradition, celui qui, en proportion, a le plus gagné d'adeptes dans le monde, au cours des vingt dernières années.

Avant la guerre, il y avait la France et l'Italie plus quelques rares contradicteurs, et notamment les sabreurs hongrois.

Maintenant, ce sont les Soviétiques, les Hongrois et les Polonais qui tiennent la vedette en dépit de la présence des Français et des Italiens. Mais il y a aussi les Britanniques, les Américains, les Suédois, les Allemands, les Roumains, les Autrichiens, les Japonais, les Argentins, les Égyptiens, les Iraniens et pas mal d'autres.

De plus, si tous les couraillons du dimanche ne sont ni des Mimoun, ni des Jazy, ni des

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Piquemal, les gentils participants à des concours de seconde ou de troisième catégorie, ne sont pas davantage des Jonquères d'Oriola, des d'Orgeix, ni des Janou Lefèbvre.

A la vérité, si nos cavaliers sont parvenus à décrocher des médailles à Tokyo, c'est parce qu'on les a mis à cheval dès leur prime jeunesse et qu'ils ont travaillé ferme, d'abord pour apprendre, ensuite pour progresser, enfin pour s'affirmer.

Et l'énorme mérite de Jonquères d'Oriola a été de remporter une seconde médaille d'or à Tokyo après avoir monté son premier cheval, *Sans Souci*, quarante ans plus tôt.

Et que dire d'un Lefèbvre, ce sabreur de trente-six ans qui, après avoir participé aux Jeux de Londres, en 1948, d'Helsinki, en 1952, de Melbourne, en 1956, de Rome, en 1960 et de Tokyo, en 1964, se demande s'il ne devrait pas encore persévérer jusqu'aux J. O. de Mexico en 1968?

Certes, s'il est possible de livrer des assauts au sabre à l'âge de quarante ans, il est pratiquement impossible, à l'échelle mondiale du moins, de courir un 5 000 m, de nager un 100 m ou de monter sur le ring au même âge.

Mais, comme l'a fait remarquer Lefèbvre,

Ce qui d'abord doit être dit

ce n'est pas en chassant le papillon ou en misant au tiercé qu'on peut accéder aux Jeux Olympiques et mieux encore y jouer un rôle. Aussi bien, si Jonquères d'Oriola et quelques escrimeurs de plus de trente ans ont pris des médailles à Tokyo, c'est au prix de sacrifices inouïs et d'un travail aussi intense que constant.

Et puis, dans cette course au superlatif qu'est la progression du sport, dans cette recherche du sensationnel, de l'original, du jamais vu qui attise l'informateur, il semble bien que c'est encore dans le jumping et dans l'escrime que l'on peut trouver les cas les plus spectaculaires.

Ainsi ce Pierre Jonquères d'Oriola qui s'inscrit comme le seul double vainqueur olympique en sauts d'obstacles et cela à douze ans d'intervalle, s'il vous plaît.

Ainsi, ce Christian d'Oriola qui semble cueillir les titres olympiques dans une pirouette et qui nous quitte sur un pied de nez, avec quatre médailles d'or et deux d'argent dans ses poches, pour offrir son avenir à d'autres.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Ainsi, cette conjonction sportive de deux cousins qui sont allés resserrer leurs liens de parenté dans une ville nordique située à trois mille kilomètres du cercle familial.

Quand ils ont quitté le Roussillon, ils étaient « M. Pierre » et « ce sacré Christian ». Lorsque la flamme s'est éteinte en haut de la tribune du stade d'Helsinki, ils figuraient parmi les vedettes du plus grand spectacle sportif de tous les temps.

Au point qu'ils occupent aujourd'hui des sommets du haut desquels, parodiant l'Empereur, ils peuvent contempler des siècles d'histoire... de cape et d'épée.

Si l'on considère la compétition olympique comme un critère — il n'en existe d'ailleurs aucune autre susceptible d'exprimer davantage la vérité sur le plan le plus étendu —, il n'est pas de cavalier au monde supérieur à Jonquères d'Oriola, pas plus qu'il n'a existé de fleurettiste plus doué que Christian d'Oriola.

Certes, dans cette guerre froide qu'est l'opposition permanente des anciens et des modernes, les premiers peuvent toujours argumenter et relancer des noms qui occupaient les chroniques sportives et mondaines de la fin du siècle dernier et du premier tiers du siècle actuel.

Ce qui d'abord doit être dit

A la vérité, si l'on ne peut pas oublier les Cariou, Marion, Bizard, de Castries, Clavé et tant d'autres, si l'on s'attache aux performances des Mérignac, Ayat, Comte de la Falaise, Massard, Ducret, Cattiau, Buchard et surtout du légendaire Lucien Gaudin, il n'en reste pas moins vrai que la progression des techniques et l'élargissement du débat international accordent une importante plus-value aux succès remportés par les d'Oriola.

Les bibliothèques sont pleines d'exploits du passé plus ou moins romancés. Les plus extraordinaires cavaliers et les plus stupéfiants bretteurs sont sortis de la fiction.

Il nous reste les champions d'aujourd'hui et les aînés qui font la transition.

Leur histoire, sans nul doute, vaut d'être contée.

On les a surnommés les « révolutionnaires »

Tout d'un coup, le mot jumping a remplacé le terme concours hippique dans la plupart des rubriques spécialisées. Non pas pour anglicaniser l'action de sauter mais sans doute pour rompre avec des habitudes surannées, et sans tomber pour autant dans un modernisme gratuit.

Ce n'est pas parce que le vin est devenu pinard, en 14, que son goût a changé !

Car le jumping est resté le concours hippique, du moins dans ses règles et dans ses formes. A peine si quelques monocles ont disparu et si des raideurs se sont assouplies. En tout cas, le baise-main est resté, avec le classique : « Mes respects, mon commandant ».

La révolution est faite de modifications successives.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Et si, à l'époque de la transition, des obstacles ont été renversés, il s'agissait de ceux dressés sur les terrains de concours.

A la vérité, ce sont des anciens du concours hippique, des anciens aux idées jeunes parmi lesquels figuraient notamment les internationaux Des Roches de Chassay et Gudin de Vallerin, plus le comte de Maillé, qui ont le plus participé au changement de raison sociale.

« Après tout, devait dire l'un d'eux, nous n'enlevons pas la fleur de lys pour accrocher, à sa place, les initiales de Marianne ! Pour nous, n'est-ce pas, l'essentiel est que ça saute. »

Car, un club nouvellement formé, « Le Jumping », se dirigeait tout droit vers la grande usine parisienne à faire du sport : le Vél' d'Hiv'. On allait sabler le champagne et siroter le whisky à l'endroit même où les mordus du vélo avaient coutume de saucissonner durant les Six Jours.

« Comment, mon cher, osez-vous passer vos soirées dans un pareil boui-boui ? s'étonnait un jour la comtesse de R., dans un salon du Faubourg Saint-Germain.

— Mais voyons, madame, ignorez-vous que dans cet endroit se réunissent périodiquement les admirateurs de la petite reine ? »

On les a surnommés les « révolutionnaires »

C'était gagné. En partie, du moins.

Car les premiers y étaient allés sur la pointe des pieds, le veston débonnaire et le cigare discret.

Mais quand le comte de ceci et la baronne de cela se sont aperçus que le commun avait bonne mine, savait se taire durant les épreuves, et vidait son verre de cognac sans brandir l'auriculaire, le nivellement s'est fait par le bas, si l'on peut dire, car les nouveaux adeptes du jumping populaire étaient précisément ceux qui occupaient les places du haut.

Donc, dans cette révolution pacifique du cheval, le vieux Vél'd'Hiv' a joué un rôle décisif. Car révolution il y avait.

A preuve, ce qualificatif de « révolutionnaires » dont on allait gratifier les deux plus ardents propagandistes du mouvement : Pierre Jonquères d'Oriola et le Chevalier Jean d'Orgeix.

Deux garçons bourrés de dynamisme, enthousiastes, casse-cou à l'occasion, du moins aux yeux des non-initiés, et partisans acharnés de l'*intervention*.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Un peu plus tard — un impromptu vers le futur ne saurait précipiter le récit —, le Général Donnio, sorte de conservateur de l'art équestre, écrivait à propos d'un livre technique que s'apprêtait à faire paraître d'Orgeix :

« Non point, certes, que j'épouse toutes vos idées, mais je vous applaudis de prendre aussi nettement position et d'engager hardiment la controverse, en sortant de l'ornière tracée par vos devanciers.

« Bien sûr, cette initiative va soulever de nombreuses protestations. Tout n'a-t-il pas été écrit sur le cheval depuis des siècles que les Maîtres s'y emploient, et comment un jeune se permet-il d'avoir des idées personnelles sur cette question?

« Dussé-je être englobé dans la même malédiction, mon cher d'Orgeix, je vous approuve... car, moi aussi, je suis un dissident. « Celui qui veut connaître la vérité, a écrit Descartes, doit, au moins une fois dans sa vie, douter de tout ce qu'on lui a appris »...

« ...Aurons-nous la bonne fortune de réussir là où nos devanciers ont échoué?

« Plus heureux qu'eux, nous possédons maintenant un merveilleux outil, le cinéma ralenti, admirable microscope grâce auquel

On les a surnommés les « révolutionnaires »

nous voyons enfin ce que leurs yeux n'ont pu arriver à saisir.

« Il nous permet de disséquer le mouvement, d'y percevoir le jeu des forces intérieures, d'en contrôler les effets, d'esquisser une étude dynamique de la locomotion, d'en conclure à la suprématie du geste sur la position qui, jusqu'ici, avait usurpé son rôle.

« Cette importance du geste, vous l'avez pressentie et vous avez voulu en exploiter dans le saut une de ses manifestations, le relèvement de l'encolure. Bien plus, vous désirez l'inculquer aux jeunes cavaliers à qui s'adresse votre plaidoyer en faveur de l'intervention. »

Donc Jonquères et d'Orgeix étaient pour l'intervention. Le premier, sec comme un cep de ses vignes du Roussillon, abordait la carrière internationale; le second, musclé et désinvolte, était déjà « sorti » en 1939 à Lucerne, dès l'âge de 18 ans.

Ils avaient la même idée : tout casser, tout... sauf les obstacles.

Le plus cocasse est que ces dynamiteurs d'un nouveau genre entraînaient avec eux des prêcheurs de calme, classiques et modérés, mais terriblement amoureux du cheval :

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Des Roches de Chassay, Gudin de Vallerin et de Maillé.

On n'a que l'âge de ses étriers, que diable !

Aujourd'hui, on se pose la question : lesquels des « révolutionnaires » ou des « conservateurs », ont-ils le plus aimé l'ambiance du Vél' d'Hiv' » ?

Le « n'est-ce pas formidable ? » lancé un soir de grosse bourre par Des Roches, inclinerait à opter pour les survivants des concours de papa.

Les jeunes, somme toute, se sentaient un peu chez eux, rue Nélaton. Ils étaient de la génération de Marcel Cerdan et de Guy Lapébie. L'endroit leur convenait, certes, mais l'envie les asticotait déjà de passer les frontières.

Mais il fallait « relancer le coup » et la « vieille baraque de Grenelle » s'y prêtait admirablement.

C'est là, en fin de compte, que s'est amorcée la carrière olympique de d'Orgeix et de Jonquères d'Oriola qui devait rapporter à la France deux médailles d'or, une d'argent et une de bronze.

Et c'est là, également, que s'est révélée l'extraordinaire Michèle Cancre, ce petit bout de femme au visage rond et à la longue

On les a surnommés les « révolutionnaires »

chevelure dorée, qui parvenait à battre bon nombre de grands mondiaux du jumping, le sourire aux lèvres.

Tant et si bien qu'au sortir de cet examen dont le grand public devait être le juge, le grand cavalier Xavier Bizard, l'un des cracks des années 20, s'écriait au sujet de Jonquères d'Oriola et de d'Orgeix :

« Ce sont des acrobates, des singes, des cosaques. Mais c'est tout de même formidable! »

Les fils à papa du jumping

Le sport n'est pas affaire de génération spontanée, certes, mais de toutes ses disciplines, c'est certainement le jumping qui commande le plus long apprentissage.

De ses débuts dans un concours confidentiel à sa victoire à Tokyo, Jonquères d'Oriola a certainement passé plus de vingt-cinq mille heures à cheval. Quant à Jean d'Orgeix, il toucherait sans doute une belle somme s'il devait se faire payer en heures supplémentaires toutes celles qu'il a passées en selle, au-dessus de quinze mille.

« Une fois l'assiette bien tannée, le reste n'est que routine », avait coutume de dire l'un de ces capitaines-ronchonots qui ont participé, à grands coups de gueule, au maintien des saines traditions de la cavalerie française.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Ah ! le vieux principe des fesses bien posées et du vas-y cocotte !

Mais Jonquères et d'Orgeix avaient déjà leur avenir singulièrement engagé quand le moment est venu pour eux de passer l'uniforme.

Ils avaient alors en tête, et solidement accrochées, ces bonnes leçons que d'Orgeix « le » théoricien devait, un peu plus tard, développer ainsi :

« Montez sur un jeune cheval au débouillage. Serrez les jambes... il ne bougera pas. Le fait de serrer les flancs d'un cheval n'a jamais logiquement voulu signifier qu'il devait se porter en avant.

« S'il le fait par la suite, ce sera la conséquence d'un dressage. On lui aura inculqué une des règles du code qui doit exister entre cheval et cavalier. C'est donc son cerveau que l'on a dressé.

« Les jambes agissent sur son mental et non sur son physique...

« ...Je n'aime pas beaucoup ce terme : la position. Tellement d'hommes de cheval se sont querellés pour elle. Pourtant, on a vu des cavaliers absolument dissemblables à ce point de vue arriver aux mêmes résultats.

Les fils à papa du jumping

« L'excès de discussion, quelquefois, fait oublier le but pour les moyens, l'efficacité pour le style.

« Ce que je me bornerai à dire, c'est le résultat qu'il importe d'obtenir.

« D'abord chausser court. Cela n'est pas discutabile, pour pouvoir être avec son cheval, plonger en avant quand il le faut. On n'est jamais trop court tant que l'on est à son aise.

« Il ne faut pas, bien entendu pour un jeune, raccourcir à fond ses pédales et se mettre dans une position dans laquelle il est gêné.

« Il doit d'abord chausser deux trous moins long, puis au bout de quelque temps, raccourcir encore de deux trous, un seul si c'est trop. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il trouve le point minimum auquel il est bien...

« ...A part un travail spécial à faire au manège, montez à votre point d'obstacle.

« Avoir un point pour la promenade et un autre pour sauter est très mauvais pour un jeune cavalier. Cela lui donne, quand il raccourcit, l'impression du monsieur qui met son smoking une fois tous les trimestres. Or, pour sauter, il faut être à son aise...

« ...Donc, chausser court, le genou fixe, tout au moins provisoirement, la jambe

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

légèrement écartée, les talons les plus descendus possible, en appuyant sur les gros orteils. Il faut avoir l'impression que l'on va montrer la semelle de ses souliers.

« Le corps en avant et le rein légèrement cambré...

« ...J'ai toujours soutenu que le concours est une question de travail. Je crois que tous les jeunes qui voudront sérieusement travailler, qui auront la patience, la ténacité de chercher non la vérité, mais les vérités du saut, les trouveront et deviendront tous de très bons cavaliers de concours...

« ...Le sens de l'équilibre? Mais ce sens, je reste persuadé que l'on peut le trouver, l'acquérir, le développer par le travail, à un point extrême...

« ...Tout le concours est équilibre. L'obstacle, le train, les tournants, sont à la base, uniquement, une question d'équilibre.

« Huit fautes sur dix sont dues à un manque d'équilibre...

« ...Et le sens de la foulée de votre cheval?

« Sur l'obstacle, presque tout est une question d'abord. Celui-ci est résolu, pour au moins cinquante pour cent, quand vous « verrez » 10, 15, 20 mètres avant si vous arrivez bien ou mal.

Les fils à papa du jumping

« Vous avez le cas du Commandant Bizard qui, à 20, 25 mètres, quelquefois avant, voyait exactement comment il arrivait, et réglait ainsi de loin. Cela lui permettait d'arriver toujours « juste ».

« Le commandant Chevallier ne montait que sur sa foulée longue parce qu'il voyait d'assez loin pour, soit continuer dans le même train, s'il était bien, soit allonger les foulées de son cheval, si c'était nécessaire pour arriver à la bonne place.

« Au lieu de régler en arrière, il réglait en avant. C'est évidemment le meilleur des réglages, mais qui ne pardonne pas si le cavalier s'est trompé... »

Cela, ceux que l'on allait appeler plus tard « les deux larrons en foire », le savaient avant même de passer leur « bac » ! Et ce n'était là qu'une minime partie, qu'un embryon d'A.B.C. de la somme de savoir que doit posséder un bon cavalier de concours :

A) la position; B) le sens de l'équilibre; C) le sens de la battue.

Ces fils à papa du jumping, ces rejetons de la grande noblesse du cheval, s'étaient laissés aller à une fonction naturelle : il fallait que ça saute.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Papa Jonquères et Papa d'Orgeix avaient couru les internationaux du début du siècle.

Les plaques qui font une frise au-dessus du portail de l'écurie des d'Oriola, à Corneilledel-Vercol, et les photos qui jaunissent dans les dossiers de Jean d'Orgeix sont là pour rappeler le passé. Ils forment l'héritage dont le notaire n'a pas eu à s'occuper. Les souvenirs ne paient pas de droit de succession bien que, aux yeux de certains, ils constituent une fortune.

Jonquères avait quatre ans quand son père l'a posé sur *Sans Souci*, un de ces chevaux tranquilles qui vont leur chemin sans que les hommes aient besoin de s'en préoccuper.

D'Orgeix, lui, allait sur les neuf ans lorsqu'il a partagé ses jeux avec *Foufouille*, une ponette saute-ruisseau qui se prêtait gentiment à toutes les fantaisies de son compagnon.

Aux conversations du soir, avant le couchetôt, on parlait cheval à la maison et le vocabulaire si riche de l'art équestre s'amalgamait tout naturellement aux disciplines de la grammaire, l'histoire et la géographie trouvant également leur place dans ces veillées familiales.

Les fils à papa du jumping

Car Jonquères d'Oriola, le gentilhomme du vignoble catalan, n'avait pas son pareil pour dépouiller les arbres généalogiques et dresser le décor de ses campagnes espagnoles.

Quant au papa d'Orgeix, il aimait à passer les mers. Quand il parlait de l'International de New York, l'œil brillait sous le sourcil broussailleux et Jean s'y laissait prendre.

Les exemples sont nombreux de champions qui n'ont pas suivi les traces de leur père sur les chemins du sport, soit que ces traces aient été trop peu marquées, soit qu'elles n'aient pas impressionné la progéniture, soit que l'évolution des modes ait fait bifurquer les enfants.

Mais la pratique du cheval est le plus souvent affaire de famille. Il existe des lignées de cavaliers comme des lignées de médecins, de notaires, d'orfèvres ou de militaires.

Ainsi le royaliste Joseph Jonquères d'Oriola, pas plus que le Joseph Jonquères d'Oriola porte-fanion du général Grossetti à Salonique, n'ont pu influencer le jeune Pierre, ni dans le sens politique, ni dans le goût du panache militaire.

Par contre, ce même homme a fait de son fils, par l'exemple et par le conseil, le meilleur spécialiste de jumping du monde.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Car le maire fleur-de-lys du petit bourg viticole et républicain de Corneilla-del-Vercol connaissait autant les chevaux que la vigne.

Comme d'autres aiment à fouiller les fonds de boutique des brocanteurs, il se plaisait à repérer un sauteur dans l'anonymat du trait ou du labour. Avec lui, les maquignons n'avaient pas la partie belle.

L'amusant est que cet homme équilibré, féru de traditions et cavalier d'expérience, trouvait sa plus grande joie dans la découverte d'un cabochard qu'il s'attachait ensuite à dresser suivant les solides habitudes de l'époque dont la barre à barrer, aujourd'hui prohibée, était l'argument majeur.

Le coup de poker d'Helsinki

Si son père l'a posé sur un cheval, c'est tout de même le colonel Pierre Cavallé, ancien international lui aussi avant de devenir, en octobre 1945, le grand responsable du jumping national, qui a permis à Jonquères de mettre le pied à l'étrier.

Car le Catalan, qui découvrait de nouveaux horizons en « montant » à Paris, ne pouvait tout de même prétendre atteindre les sommets avec *l'Historiette*, la bonne jument de papa, bien « mise » certes, et courageuse, mais cependant limitée.

A ce noble campagnard, habitué à galoper en lisière des vignobles et désireux de faire sauter sa monture par-dessus les plus fabuleux obstacles, le colonel Cavallé offrait donc les premiers chevaux de Fontainebleau, à étiquette militaire, certes, mais à destina-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

tion officiellement sportive. Ainsi monté, Jonquères n'allait pas tarder à faire parler sa race et à montrer à quel point il avait compris les leçons.

Il s'octroyait d'abord, 1947, la première place individuelle dans la Coupe des Nations, au C.H.I.O. de Nice, avant de remporter, avec *Marquis*, l'une des épreuves les plus significatives du calendrier international : la Coupe du Roi, à Londres.

Désormais, il était dans le vent, une expression qui ne courait pas encore les milieux artistiques — le plus souvent portés à plagier — mais qui avait sa signification sur le plan sportif.

Voilà pourquoi, plus tard, on devait lui demander les raisons de sa non participation aux Jeux Olympiques de Londres en 1948.

D'Orgeix, à ce propos, explique qu'il fallait une majorité de militaires aux Jeux et qu'il ne restait qu'une place « civile » pour lui ou pour Jonquères, de Maupéou et Fresson étant pratiquement désignés d'office.

Tel, pourtant, n'est pas le point de vue du colonel Cavaillé. Le chef d'équipe de l'époque, qui avait mis *Marquis*, un bai brun qui allait sur les quinze ans, à la disposition de Jonquères, savait pertinemment que ce cheval,

Le coup de poker d'Helsinki

acheté 700.000 francs deux ans plus tôt à un propriétaire du Nord, n'avait pas la puissance de *Décamètre* et de *Nankin*, les grands demi-sang dont disposaient Fresson et de Maupéou. Par ailleurs, Jonquères d'Oriola ne brillait pas par son assiduité à l'entraînement sur les terrains de Fontainebleau alors que Jean d'Orgeix y travaillait *Sucre de Pomme* avec son sérieux habituel.

Mais parce que, sans doute, la situation n'avait pas été exposée clairement à l'époque, la critique disposait, seize ans plus tard, au sortir des jeux de Tokyo, d'arguments suffisants pour s'étonner des « habitudes » du comité de sélection.

En cinq jeux olympiques, de 1948 à 1964, deux civils sur les trois retenus, Calmon ayant participé aux Jeux de Rome en 1960, s'étaient octroyé deux médailles d'or, une d'argent et une de bronze, plus un accessit (sixième place à Stockholm), au classement individuel, alors qu'aucun militaire n'était parvenu à se classer.

Mais devait-on considérer cela comme un C.Q.F.D.?

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

L'astuce du colonel Cavallé a été de penser civil tout en cachant ses intentions sous un képi à cinq galons.

Aujourd'hui encore, il assure que les chevaux de classe existent en France et qu'ils sont même en bon nombre dans les écuries du C.N.S.E. de Fontainebleau.

Pourquoi alors ne réussissent-ils pas ?

Est-ce d'Orgeix qui apporte la réponse en disant :

« Il peut y avoir de très bons chevaux, mais ne deviendront de grands chevaux de concours que ceux qui trouveront les cavaliers qui les dresseront. »

En fait, selon d'Orgeix, l'homme est pour quatre-vingts pour cent dans la réussite du cheval mais il serait étonnant qu'en tenant un tel propos devant un auditoire averti, l'ex-compagnon de Jonquères obtienne une majorité d'approbateurs.

Mais si les assertions de Jean d'Orgeix ont parfois soulevé de vives controverses, il a tout de même trouvé en Jonquères d'Oriola l'homme qui lui a donné le plus souvent raison par les faits.

En tout cas, si le cavalier catalan n'a pas été sélectionné pour Londres en 1948, il a fini par obtenir justice. Certes il a dû atten-

Le coup de poker d'Helsinki

dre 1952 et les J. O. d'Helsinki. Mais quelle revanche !

C'était le 3 août. Le raisin mûrissait dans la plaine roussillonnaise, entre le Canigou chapeauté de neige, et Perpignan ruisselante de soleil. A Corneilla, on pensait déjà sérieusement aux vendanges.

Dix jours auparavant, un jeune Catalan aux joues rondes et au cheveu capricieux avait « fait un malheur » aux dépens de la coalition italienne, et remporté le titre olympique au fleuret. Il s'appelait Christian d'Oriola.

Le soir, en rentrant au village olympique, il allait trouver son cousin Jonquères et, de but en blanc, lui lançait :

« Tu sais, Pierrot, les Jeux sont une affaire de famille. Alors, tu vas me faire le plaisir de ramener une autre médaille d'or à Perpignan ! »

La bombe catalane était amorcée.

Pour ces Jeux, Jonquères disposait d'un petit cheval, *Ali Baba*, que le colonel Cavaillé était allé « chiper » au 2^e cuirassiers d'Angoulême où on le mettait à toutes les sauces : concours, polo, courses plates, steeple, etc. Tout juste s'il ne faisait pas les corvées !

Le général Christian de Castries, ancien

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

recordman du monde du saut en hauteur, avec *Vol au Vent*, et du saut en largeur, avec *Tenace*, disait alors d'*Ali-Baba* qu'on lui avait donné à assouplir :

« Il est raide comme une branche d'arbre, plat comme une limande et nourri en dépit du bon sens. »

Quand il dut le monter à Helsinki, Jonquères connaissait très peu *Ali Baba* qui ne lui avait été confié que deux fois : à Rome, en remplacement du *Du Breuil*, et à Vichy.

A Auteuil, il eût été certainement coté à vingt, sinon à trente contre un. Dame, avec cinquante-deux partants et au moins cinq ou six favoris !

Aussi bien ne s'étonna-t-on pas de le voir terminer la première manche en quatorzième position, avec deux fautes, soit huit points de pénalisation. Et l'Allemand Fritz Thiedemann, à l'heure du déjeuner, se trouvait quasiment champion olympique avec le seul sans faute enregistré le matin.

Personne, à ce moment-là n'aurait pris du Jonquères, même placé.

Personne... sauf lui.

Lui, l'habitué des vents changeants et des girouettes capricieuses du Roussillon.

Cependant, son cas paraissait moins déses-

Le coup de poker d'Helsinki

péré que celui de ce coureur du Tour de France nettement distancé dans l'ascension d'un col alpin et à qui son directeur technique criait du haut de la voiture :

« Vas-y, même, y sont pas loin. Tu peux encore la gagner, l'étape... »

Et le lessivé d'extirper de son courage et d'une ultime lueur de lucidité :

« Oui, s'ils se cassent tous... la gueule dans la... descente, les au... autres. »

Or, au cours de l'après-midi, un extraordinaire méli-mélo mathématique allait bouleverser les positions et remettre Jonquères dans la course.

L'énoncé du problème avait à peu près la tournure que voici :

« Les 52 concurrents d'une course en deux manches jouent les trois premières places dans le second parcours. A l'issue du premier tour, un concurrent compte zéro point, un autre 3 points, cinq autres 4 points, un autre 7 points, et le reste 8, 12, 16 points, et plus. Étant donné qu'un refus est coté 3 points, une faute 4 points, un second refus 6 points, et une chute 8 points, qui gagnera l'épreuve? »

Quatre-vingts pour cent des réponses auraient désigné le concurrent à zéro point,

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

c'est-à-dire Fritz Thiedemann, comme vainqueur probable.

Or, au terme du second brassage, cinq cavaliers se trouvaient à égalité avec 8 points, Jonquères ayant réussi le sans-faute alors que le pourtant impeccable Thiedemann ne pouvait empêcher son grand *Meteor* de fauter deux fois. Il restait alors non pas un, mais deux problèmes à résoudre :

Qui sera champion olympique?

Comment réorganiser l'horaire de la cérémonie de clôture perturbé par le barrage du concours de sauts?

Mais déjà Jonquères détenait sa solution :

« Il faut que ça passe ou que ça casse », avait-il dit à Jean d'Orgeix.

L'instant d'avant, le colonel Cavaillé l'avait prévenu :

« Tu sais, Pierrot, que ton petit *Ali Baba* n'est pas précisément un cheval rapide. Alors, dém... toi pour donner aux autres l'impression qu'il va vite. »

Partant le premier des cinq, Jonquères fonçait dès le départ à l'assaut des sept obstacles du barrage, coupant court, jouant

Le coup de poker d'Helsinki

de l'assiette et prenant, apparemment, le maximum de risques à l'abord.

Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... Passé!

De la tribune, un cri de joie fusait :

« Bravo, Pierrot ! »

Le cousin Christian n'avait pas voulu manquer ça.

A tour de rôle, l'Anglais White, le Chilien Cristi, l'Allemand Thiedemann et le Brésilien Ménézès bousculaient les obstacles et Jonquères d'Oriola, quatorzième à l'heure du déjeuner, allait dîner avec la médaille d'or en poche.

Son formidable coup de poker avait réussi :

En demandant le maximum au généreux *Ali Baba* et en faisant un peu de... cinéma, il avait obligé les autres à sortir de leur train. Or, il est rare qu'un trop brusque changement de rythme pardonne.

Le lendemain matin, à la lecture des journaux, les Catalans apprenaient qu'« ils » étaient une seconde fois champions olympiques. Et ils profitaient de l'occasion pour se renseigner sur ce Jonquères dont ils n'avaient, pour la plupart, jamais entendu parler.

Pourtant, le viticulteur de Corneilla, petit bourg voisin de Perpignan, avait sacrifié

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

au rugby comme tout bon Catalan qui se respecte. Il s'était même cassé une jambe en jouant contre l'équipe d'un village voisin, Cabestany. Et il allait faire crier « Au fou ! » ceux qui, un peu plus tard, le voyaient participer à un concours avec sa jambe plâtrée dissimulée sous une botte de deux tailles trop grande pour lui.

Le révolté de Tokyo

Bien qu'il ait été, en dépit de fortunes diverses, le plus constant des cavaliers de l'après-guerre, Jonquères d'Oriola se trouvait à l'écart, au moment du remue-ménage préolympique de 1963.

Les résultats passables obtenus par nos cavaliers sur le plan international ne plaident guère en faveur de leur sélection pour Tokyo. Tout au plus était-il question des spécialistes du concours complet, en faveur desquels jouait la troisième place d'équipe arrachée aux Italiens à Rome, en 1960.

En août, tout de même, Jonquères s'était laissé séduire par un cheval de 8 ans, *Lutteur B*, dont les origines lui rappelaient le grand bai brun *Virtuoso* avec lequel il avait failli aller à Rome.

En fait, avec *Virtuoso*, le Catalan aurait

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

pu, sans doute, « faire un truc » aux Jeux de 1960, mais le cheval, beaucoup trop sollicité dans des concours de plus ou moins grande importance, s'était claqué au moment le plus inopportun.

Lutteur, fils de l'Irlandais *Furioso* et de la Normande *Bellone*, et demi-frère de *Virtuoso*, avait du sang.

A Font-Romeu, certes, il s'était montré plutôt réticent sur les obstacles. Il est vrai qu'il sortait des mains d'une jeune fille, Florence du Chaffaut, qui s'était davantage pliée à ses caprices qu'elle ne l'avait dressé.

Dix mois plus tard, Jonquères d'Oriola, conquis, achetait le généreux *Lutteur* avec lequel il était allé se classer troisième au Grand Prix de Berlin, en janvier 1964, troisième encore au Grand prix de Turin, en mars, toujours troisième au Grand Prix de Nice, en avril, et enfin premier au Grand Prix de Madrid, en mai.

Le cheval qui, à Font-Romeu, avait renâclé devant des obstacles de 80 cm, s'était promené ensuite sur les gros oxers et les murs de 1,70 m ou 1,80 m des parcours internationaux.

Plus que jamais, le difficile Jonquères, dresseur anti-conformiste s'il en fut, ne

Le révolté de Tokyo

s'était attaché à figoler son cheval. Lui d'habitude si difficile à convaincre, versatile même, avait pris tout son temps pour mettre *Lutteur* en confiance, pour « l'endormir » selon l'expression du colonel Cavallé.

Au retour de Turin, il avait eu peur, le généreux bai brun souffrant d'une élongation de l'inter ars qui le faisait boiter et lui interdisait les gros efforts.

Que faire? Quel était le bon remède?

« Oh! vous savez, dit le général Rétoré à Jonquères, ce n'est là que demi-mal. Certes, il faut arrêter le cheval...

— Mais comment le soigner?

— Bien simple : avec de l'air chaud. »

Et c'est ainsi que l'on vit le dévoué palefrenier J. C. Gaudier emprunter le séchoir électrique d'une coiffeuse de l'endroit et passer des heures à genoux pour appliquer cette originale thérapeutique.

En avril, à Nice, *Lutteur B* recommençait à sauter comme un cabri. Mais l'alerte avait été chaude, toute allusion au traitement mise à part.

Jonquères tenait donc son cheval, le cheval olympique...

Mais encore dut-il se bagarrer un certain temps pour convaincre ses censeurs, lesquels,

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

bien qu'ils n'aient jamais consenti à l'avouer, n'avaient alors pas grand-chose sous la main à opposer aux redoutables cavaleries allemande, italienne, britannique et américaine.

C'est donc un Jonquères en colère, bien qu'un peu apaisé par sa sélection tardive, qui prit l'avion pour Tokyo.

Au village olympique, après un séjour jugé « saumâtre » à Karuizawa, le Catalan passait plutôt inaperçu. Il occupait une chambre dans le pavillon des judokas et consacrait le plus clair de son temps au centre équestre où avaient lieu les entraînements.

A l'exception de quelques escrimeurs et de deux ou trois officiels, personne ne prêtait attention à ce garçon botté, vêtu de tweed, discret, attentif à tout, mais apparemment absorbé par on ne savait quelle responsabilité.

Un jour, alors que des visiteurs français, un tantinet envahissants d'ailleurs, chassaient l'autographe sur la pelouse intérieure du quartier français, l'un d'eux, après avoir recueilli les signatures de Jazy et de Magnan, s'exclama :

Le révolté de Tokyo

« C'est bon, il n'y a plus personne ».

Et comme quelqu'un lui faisait remarquer qu'il y avait tout de même là un authentique champion olympique, le quidam s'esclaffa :

« Hé! dis donc, me fais pas rigoler! Un médaillé d'or ici? Pourquoi pas le grand Charles, hein? Ou Brigitte Bardot? »

Le bonhomme se trouvait alors à trois mètres, exactement, de Jonquères! Et tout porte à penser qu'à son retour en France il a dit à son entourage :

« Jonquères d'Oriola? Mais je ne connais que lui! A preuve que... »

A la vérité, il a fallu, pour la plus large majorité des présents, attendre le dernier jour des Jeux afin de connaître ou de reconnaître le seul gagnant français.

D'ailleurs, il est probable que Jonquères a trouvé son compte dans le fait de passer inaperçu. Sans être ce « sauvage » qu'est le taciturne aux yeux des méridionaux, il aime prolonger sa solitude au-delà des limites de son vignoble. N'empêche que c'est en présence des plus grandes foules qu'il s'exprime le mieux. N'a-t-il pas été deux fois champion olympique les jours mêmes où, à Helsinki comme à Tokyo, on enregistrerait les plus grosses recettes?

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

L'hiver envoyait son premier coup de semonce quand est venu le jour de baisser le rideau sur les Jeux de Tokyo.

Les participants s'affairaient à boucler leurs valises et se préoccupaient des excédents de poids.

Ainsi, pour une fois, tout l'intérêt gravitait autour d'une unique compétition : le Grand Prix Olympique de sauts d'obstacles. (*Irim-pikku Daishoten Shogai-Hietsu*).

L'affaire, pour Jonquères d'Oriola, devait beaucoup mieux commencer qu'à Helsinki. En effet, au terme du premier tour auquel avaient participé quarante-six concurrents, il se trouvait en quatrième position avec neuf points de pénalisation, résultant de deux fautes sur la rivière et l'oxer final n° 14, et d'un retard de quatre secondes sur le temps plafond de 1'57".

Le parcours, apparemment, était plus dur que celui d'Helsinki, personne n'ayant réalisé le « correct », c'est-à-dire le sans-faute, et les trois premiers classés, l'Anglais Peter Robeson, l'Australien Thomas Fahey et le Portugais Joaquim Duarte Silva, comptant huit points à leur débit. Les deux autres Français, Janou Lefèbvre, sur *Kenavo D*, et le Commandant Guy Lefrant, sur *Mon-*

Le révolté de Tokyo

sieur de Littry, s'étaient sortis d'affaire avec seize points pour la première et vingt points pour le second.

Tout bien pesé, l'affaire ne se présentait pas trop mal un peu avant midi, la France occupant la troisième place par équipes, derrière l'Allemagne et l'Italie.

Quant aux précédents champions olympiques, ils étaient plutôt mal partis, le vainqueur de Rome, Raimondo d'Inzeo, comptant 16 points de pénalisation, et le premier de Stockholm en 1956, Hans-Gunther Winkler, 17 points et demi.

Mais au début de l'après-midi, alors que le National Stadium venait de faire le plein pour la dernière fois, la cérémonie de clôture motivant cet empressement de la foule japonaise, le jeune Hermann Schridde, n° 3 de l'équipe allemande, effectuait les dix-sept sauts du parcours (quatorze obstacles dont un triple, un double et la rivière) sans commettre la moindre faute, mais en concédant tout de même un point un quart pour dépassement du temps plafond.

Du coup, ne restaient plus en course pour le titre, que cinq cavaliers : le Portugais Duarte Silva, le Brésilien Nelson Pessoa, l'Allemand Kurt Jarasinski, l'Italien Piero

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

d'Inzeo, et le Français Jonquères d'Oriola, les premiers passés au second tour, Robeson et Fahey, qui d'ailleurs allaient finalement se classer troisième et quatrième, ayant ajouté huit points à ceux « encaissés » dans la première manche.

Et quand arrivait le tour de Jonquères, un peu après quinze heures — le soleil venait à peine de poindre à l'horizon catalan — la situation s'était singulièrement clarifiée. Il ne restait qu'un homme à battre : Schridde, lequel, nerveux et pâle, tournait en rond aux abords de la voûte d'accès à la pelouse.

Hermann Schridde avait totalisé treize points trois quarts pour les deux manches et le Français se présentait avec neuf points, ce qui ne lui laissait qu'une seule faute de marge, dans le temps.

« Je vais leur coller un sans-faute et tout sera réglé », dit Jonquères à son palefrenier J. C. Gaudier, alors que celui-ci l'aidait à monter en selle.

Le suspense devait durer exactement cent seize secondes et demie.

Et alors que Jonquères réglait de loin la foulée de *Lutteur* en vue du franchissement du n° 13, la terrible rivière — un vrai fleuve aux yeux de certains —, les quelques cen-

Le révolté de Tokyo

taines de Français présents au Stade retenaient leur souffle, comme s'ils avaient peur de contrarier le saut du généreux bai brun.

Mais *Lutteur*, souverain, passait, laissant une large bande de gazon entre ses postérieurs et le rectangle d'eau.

Ouf!

Restait l'oxer final, massif, aussi large que haut, un vrai grenadier posé là en sentinelle.

« Il a gagné! » hurla quelqu'un.

En fait, la médaille d'or était au-delà de ce terrible obstacle.

Mais Jonquères avait admirablement calculé son coup. Serrant la bouche de son cheval au plus près, les genoux rivés aux flancs de l'animal, le torse parallèle à l'encolure, il lançait un ultime appel dans le terrible silence du stade.

Lutteur, tendu comme un arc, les antérieurs collés au poitrail et les postérieurs jetés très haut en arrière, « effaçait » le dernier piège de ce parcours casse-pattes et, deux foulées plus loin, faisait cligner l'œil électronique d'arrivée, bloquant l'aiguille de la pendule-témoin cinq dixièmes seulement avant qu'elle atteigne les 117 secondes accordées.

Depuis 1956 à Stockholm, jamais un cava-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

lier n'avait réussi le zéro absolu, symbole de la réussite parfaite !

Et jamais l'héritier d'une longue lignée de royalistes ne devait goûter avec autant de joie les accents de l'hymne républicain.

Le révolté de Tokyo venait de faire éclater sa bombe dans un énorme éclat de rire.

Un peu plus tard, à Corneilla-del-Vercol, une vieille dame aux cheveux blancs voyait arriver sa bonne espagnole, haletante et joyeuse, brandissant un télégramme comme un trophée :

« Es el Rey, madame, el Rey de Francia ! »

Le Comte de Paris félicitait l'héritier des Jonquères d'Oriola.

Dans son salon, Madame Joseph Jonquères d'Oriola vivait doucement sa joie.

« Ils » avaient empêché son père, le distingué colonel de Ferluc, de passer général, en raison de sa « religion » royaliste, mais « ils » n'avaient pas pu dresser d'obstacle insurmontable devant son fils, l'intrépide Pierrot.

Et M. Pierre Jonquères d'Oriola, raidi sur son cheval, la bombe au bout de son bras droit tendu, avait imposé au plus puissant des Empereurs d'Orient l'unique audition d'un chant révolutionnaire : *la Marseillaise*.

Le Chevalier d'Orgeix : « Monsieur panache »

En voilà un qui a marqué le jumping de sa grande présence, qui en a même influencé l'évolution. Raison majeure pour qu'on l'ait autant louangé que critiqué.

On l'a vu se lancer, manches de chemise retroussées, dans la compétition hippique. Il avait tellement à dire sur la pratique du cheval que son débit en était précipité. D'ailleurs rien ne l'excitait davantage qu'un chrono en marche, que ce fût dans un parcours de chasse, dans la vie parisienne ou sur la route qu'il dévorait à moto.

Peut-être, après tout, voulait-il aller plus vite que le temps.

Issu d'une famille dont le domaine jouxtait l'Espagne au sud d'Ax-les-Thermes, la vie itinérante des siens l'a fait naître au Cap d'Ail, là où la mer, depuis la

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

création du monde, se bagarre avec la roche dure.

Dès son jeune âge on lui a parlé d'encolure, de chanfrein, de ganache, de boulet, de paturon, de châtaigne, de croupe, de panards, de cagneux, d'anglo-normands ou de demi-sang normands.

Le vocabulaire est la limpidité de l'éducation. Il éclaire le sujet.

Entendre s'exprimer un homme de cheval, c'est découvrir un monde.

D'Orgeix a fait ses classes enfantines sur une ponette tout en jetant un regard d'envie sur les grandes « mécaniques » de concours. Et quand il a participé à son premier jumping, en 1936, sa jument *Freluche* était la plus belle du monde.

Douze ans plus tard, il faisait d'un acte de foi l'introduction à l'éducation de plus jeunes que lui :

« Quel est notre but ?

— le résultat en concours hippique.

— Que devons-nous donc chercher ?

— L'efficacité. »

Son amour de la compétition, son énorme appétit de victoires, lui faisait tenir parfois un raisonnement mathématique. Il allait

Le Chevalier d'Orgeix : « Monsieur panache »

jusqu'à vouloir démontrer scientifiquement un art, à le mettre en équations.

Pourtant, le panache l'emportait et la mécanisation trop poussée le révoltait.

Témoin, ce point de vue exprimé après les Jeux Olympiques de Londres, en 1948 :

« Chaque fois qu'un cheval de l'équipe mexicaine avait fait des fautes en parcours, il avait droit, à l'arrivée au paddock, d'abord à une volée, ensuite à une séance de barrage d'une violence terrible.

« Quand un cheval se plie à cela, on peut, après, lui demander n'importe quoi mais il ne faut pas avoir peur d'en éliminer des masses pour dénicher l'oiseau rare.

« Pour ma part, je ne crois pas que le jumping, dans ces conditions, me donnerait de grandes satisfactions : c'est le triomphe de la machine, du travail à la chaîne, c'est l'écrasement de la personnalité du cheval par un caporalisme équestre, c'est le triomphe de l'organisation contre l'esprit. Et ça, ce n'est pas français ! »

Nous y voilà.

« Faire français » dans le cadre de la tradition équestre. C'est tout d'Orgeix, le « patriotard » du jumping, le cocardier du saut d'obstacles.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Le curieux est que d'Orgeix s'est dédoublé à ses débuts. Il devait d'ailleurs se multiplier par la suite, et même « exploser » de-ci, de-là.

Car alors qu'il préparait son fameux *Sucre de Pomme*, un demi-sang normand issu en 1940 du pur-sang *Gouspin* et de la normande *Farandole IV*, le Chevalier jouait au théâtre Daunou, sous le nom de Jean Paqui. Vedette masculine de « Candeur naïve », de « Dame Nature », et d'une dizaine de pièces qui ne lui ont laissé aucun souvenir, il allait, de temps en temps, faire une incursion dans les studios de cinéma pour y tenir des rôles de « jeune premier » — c'était assurément de son âge — plein de charme et de savoir-parler aux dames, mais un peu mièvre tout de même.

Il tournait même, à cheval et en habit d'époque, « Un Caprice de Caroline », avec Martine Carol, dans le vieux Menton, quand il dut abandonner haut-de-chausses, dada et rôle pour aller représenter la France aux Jeux Olympiques d'Helsinki.

Quatre ans plus tôt, à Londres, il s'était classé troisième après avoir « survolé », avec *Sucre de Pomme*, les obstacles les plus sévères du parcours olympique. Mais un triple anodin

Le Chevalier d'Orgeix : « Monsieur panache »

abordé un peu précipitamment, l'avait empêché de disputer la médaille d'Or au capitaine mexicain Humberto Marilès.

Le « couple » d'Orgeix - *Sucre de Pomme* a été, durant cinq ans, de 1946 à 1951, la... coqueluche des concours internationaux. On les a vus un peu partout et gagner notamment les Grands Prix d'Ostende et de Genève (1946); la Puissance d'Ostende, en 1947; le Grand Prix et le Prix des Vainqueurs de Rome et le Daily Mail de Londres, en 1948; la Puissance de Rome, le Grand Prix de Vichy et les London Stakes, en 1949.

Et, pour se faire la main, toujours avec *Sucre*, d'Orgeix raflait quarante-deux premiers prix, de 1946 à 1951, dans des Nationaux d'intéressante peinture.

En fait, quand il a déposé sa cravache et sa bombe au vestiaire, d'Orgeix comptait cent huit victoires en internationaux.

Combien de cavaliers peuvent se flatter d'un pareil palmarès dans les limites d'une aussi courte carrière?

La cassure s'est faite après le trop dur échec de d'Orgeix à Helsinki, dans ce concours

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

haletant monté par ce grand maître du suspense qu'est le sort et qui devait faire la gloire de Jonquères.

Le Chevalier disposait pourtant du grand *Arlequin B*, un bai brun de la génération A, c'est-à-dire du même âge que le « militaire » *Ali Baba*. Mais, à l'issue du premier tour, d'Orgeix totalisait seize points de pénalisation et se trouvait en trente-quatrième position.

Il se rendait compte que ce qu'il avait demandé à *Sucre de Pomme*, il ne pouvait pas l'exiger du puissant *Arlequin D*. Question de caractère, plus encore : d'affinité.

Certes, d'Orgeix avait souvent gagné avec *Arlequin*. Avec le minuscule *Kama*, aussi.

Pouvait-il être question de contre-performance à Helsinki?

Le renoncement de « Paqui », quelques mois plus tard, laissait soupçonner des causes plus profondes qu'une simple bien qu'amère défaite. Quelque chose s'était rompu et ceux qui disaient : « Il reviendra bien un jour », attendaient encore son retour douze ans plus tard. A moins qu'ils n'aient oublié.

Et pourtant...

Et pourtant, quelques jours après le succès de Jonquères d'Oriola à Tokyo, d'Orgeix,

Le Chevalier d'Orgeix : « Monsieur panache »

en secret, cherchait à se procurer des chevaux. Surpris dans ses recherches, il concédait :

« Je me donne un an, pas un jour de plus, pour voir de quoi il retourne. Si c'est bon, j'insisterai. Si c'est mauvais, et ça pourrait bien l'être, je reviendrai à mes... lions ».

La raison de ce brusque retour à des amours apparemment oubliées?

Encore une déception.

Après son adieu au jumping, d'Orgeix s'était entiché d'aviation, ou plus exactement d'acrobatie aérienne. En 1954, il était déjà champion de France amateur et en 1955 il passait professionnel.

En 1960, ceux qui avaient connu d'Orgeix à l'Harringay Arena de Londres douze ans plus tôt, le voyaient réapparaître dans les colonnes des quotidiens anglais : il venait de remporter le fameux concours d'acrobatie aérienne de Coventry, officieux championnat du monde de la spécialité. Et, deux ans plus tard, le même nom figurait en tête du palmarès de la grande épreuve.

Pour se battre, pour gagner plus encore, d'Orgeix avait pris le ciel à témoin.

Mais, en septembre 1964, le pilote rentrait éccœuré de Bilbao.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

« Je laisse tomber le Stamp, s'exclamait-il, et je reviens au cheval ».

Le championnat du monde officiel auquel il venait de participer, n'avait été, selon lui, qu'une farce, une « vraie foire d'empoigne ».

Un jour, Piazza di Sienna...

Jean d'Orgeix, échappant à l'étroitesse des limites géographiques, voulant élargir le champ de sa liberté corporelle et sans doute se libérer de maintes tutelles, est parti pour le pays des horizons immenses et des grandes chasses, en Afrique Noire.

Qu'il ait une trentaine d'éléphants et une quinzaine de lions au tableau de ses safaris, peu importe. Il n'en tire nul orgueil. Pour lui, c'est déjà de la routine. Il avait, à trente-cinq ans, son grand passé derrière lui.

Mais pourquoi ce cavalier d'élite a-t-il quitté si tôt la compétition qu'il vivait aussi intensément? A trente-cinq ans, tout de même!

En était-il saturé?

Ou bien est-ce son esprit aventureux qui l'a fait abandonner les terrains de jumping?

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Et pourquoi, tout bonnement, ne serait-ce pas quelque chagrin d'amour, non pas de l'amour que l'on porte à une femme, mais d'un autre, aussi humain certes, davantage dans le concept d'Orgeix?

Car il nous reste de lui un adieu, sous forme de dédicace écrit en 1951. L'adieu bouleversant à son cheval *Sucre de Pomme*, à son fidèle ami des plus belles années :

« Mon bon *Sucre...* Mon grand *Sucre de pomme*. Toi qui m'as donné tant de joies et tant de bonheur.

« ...Quand nous avons commencé à remporter ensemble de belles victoires, beaucoup de personnes ont pensé et ont dit :

« *Sucre dePomme* oui, c'est un très bon cheval mais... c'est surtout d'Orgeix qui gagne.

« Ils voulaient entendre par là que j'étais arrivé à te mettre à ma main, et que cette entente permettait de remporter des succès supérieurs à ta valeur. Or, ce n'est pas vrai.

« Je veux affirmer, moi qui te connais mieux que quiconque, que tous tes succès tu ne les dois qu'à ta très grande classe. Que nous nous soyons bien entendus tous les deux, mon vieux *Sucre*, ça je le crois volon-

Un jour, Piazza di Sienna ...

tiers; que nous n'ayons souvent fait qu'un, unis corps et âme dans une volonté de bien faire, oui. Mais je sais aussi que sans moi, avec un autre cavalier qui t'aurait adapté à sa monte personnelle, tu aurais eu les mêmes succès. Car ta classe et ton cœur de très grand cheval sont à toi et bien à toi.

« ...Cette sympathie qui accueille chacune de tes apparitions en France, elle est la même en Italie, en Suisse, en Belgique, et même, plus discrète — mais ce n'est qu'une question de climat — en la flegmatique Grande-Bretagne.

« ...*Fox-Hunter, Quorum, Destino* ont, eux aussi, remporté de très grands succès. A leur entrée en piste, il y a ce silence, cette attention qui précèdent dans tous les sports l'effort du champion, mais aucun de tous ces grands chevaux n'obtient cet accueil de « sympathie » qui t'est propre.

« Pourquoi?

« Je vais te le dire :

« C'est que partout où tu as couru, tout de suite, d'instinct, le public a compris ce qui échappe en partie aux techniciens.

« Un homme de concours hippique, quand il regarde un parcours, étudie le style du cheval, sa façon d'aborder l'obstacle, com-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

ment il répond aux actions du cavalier, son geste durant le saut, sa puissance, etc... Il analyse ce qu'il voit, il le juge en technicien.

« Le spectateur moyen, lui, n'analyse pas... il ressent.

« Et en te voyant, il a tout de suite ressenti tout ce que tu mettais de toi-même, dans tes parcours.

« Il a ressenti cette énergie, cette volonté et ce cœur qui n'appartiennent qu'à toi!

« Cette sympathie que tu as fait naître partout, ce n'est pas au champion qu'elle s'adresse, c'est au cheval! Au lutteur, à l'athlète qui se donne tout entier, de toutes ses forces et de toute son âme.

« C'est parce que tu te donnes de tout ton immense cœur de brave cheval que tu fais vibrer la foule, et c'est parce que tu la fais vibrer qu'elle te donne sa sympathie.

« Plus que partout ailleurs peut-être, le public de Rome t'aime.

« C'est qu'à Rome, plus encore que partout ailleurs, tu t'es donné complètement. C'est sur la Piazza di Sienna que tu m'as donné, à moi, un souvenir inoubliable.

« C'était en 1949, le jour de la « Puissance ». Tu te rappelles?

« Je ne voulais pas te faire courir. J'esti-

Un jour, Piazza di Sienna ...

mais que tu ne pouvais pas remporter cette épreuve avec le lot de « grandes mécaniques » qui étaient au départ. Je trouvais plus sage de te garder frais pour le Prix des Vainqueurs du lendemain.

« Et puis, tu étais là... j'avais envie de monter... nous avons pris le départ.

« Après le premier tour, il y avait... vingt-quatre chevaux qualifiés pour le barrage.

« A ce premier barrage, tous les grands chevaux faisaient encore « sans faute ». Tu passais dans les derniers, et jusqu'au dernier moment, dans les tribunes, j'ai hésité en me demandant s'il n'était pas plus sage de ne pas continuer.

« Et puis, nous sommes quand même partis !

« Après ce premier barrage, nous restions encore ... treize.

« Cela commençait à monter sérieusement, tellement sérieusement que seuls trois chevaux terminaient sans faute : *Fox-Hunter*, avec le lieutenant colonel Llewellyn, *Enconniable*, avec le colonel Conforti... et toi ! Toi qui avais survolé les obstacles !

« Deux obstacles : un oxer, la première barre à 1,50 m, la deuxième à 1,90 m, sur 1,50 m de large. Et un droit d'1,90 m.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

« Tu étais si drôle, toi et ta petite taille de 1,58 m, à côté de tes deux gigantesques adversaires que nous-mêmes, le petit clan français, ne pouvions pas prendre la chose très au sérieux.

« *Fox-Hunter* et *Enconniable* passent et tous deux... font tomber les deux obstacles!

« Nous sommes entrés en piste!

« Là, j'ai vu la victoire à portée... Il ne s'agissait plus que de passer un seul des deux obstacles.

« Nous sommes partis!

« Sur l'oxer, à vingt mètres, nous avons trouvé la bonne foulée.

« Nous avons abordé plein train, maximum d'impulsion, engagés à fond, à la place de départ parfaite...

« J'ai cru que ça y était!

« A la réception, j'ai entendu un léger bruit... Je me suis retourné... la barre était par terre!

« Malgré tout, malgré ces conditions optima, tu n'avais pas pu; la faute était très légère mais elle était faite.

« Il ne nous restait plus qu'une chance, la dernière chance pour que l'impossible soit vrai, pour que tu gagnes la « Puissance » de Rome.

Un jour, Piazza di Sienna ...

C'est alors, *Sucre...* mon vieux *Sucre...* qu'au moment où nous sommes arrivés sur l'obstacle, dans le silence qui étreignait la Piazza di Sienna, j'ai crié... j'ai crié de toutes mes forces : « *Sucre!... Sucre!...* »

« Ce cri, tu l'as compris ! Tu as compris tout ce qu'il y avait dedans, tout ce que je voulais te dire, t'exprimer...

« Et c'est alors que j'ai vu un frémissement dans toute ton encolure, que j'ai senti comme un frisson te parcourir !

« Cette image, car c'est une image d'une netteté absolue pour moi, je ne l'oublierai jamais ! Et cet obstacle, *Sucre*, ce n'est pas le cheval qui l'a franchi, c'est l'être, l'être admirable que tu es, et devant lequel je m'incline avec un très grand respect... »

D'Orgeix a écrit ces lignes en 1951. L'année suivante, il tournait le dos au concours hippique.

La littérature de l'hippisme abonde en souvenirs et en écrits, mais jamais, semble-t-il, pareil dialogue n'avait été établi entre deux êtres aussi distincts : un homme et un cheval.

La squaw aux cheveux de lumière

Il était une fois...

Eh bien non !

C'était hier, dans une propriété voisine de Clichy-sous-Bois, une maison de grands-parents avec de l'espace tout autour. Peut-être est-il temps d'en parler encore comme d'une chose réelle. Demain, ce sera un conte. Des champs, si près de Paris !

Qui croit encore, parmi les jeunes, à la ferme d'Auteuil ? N'a-t-on pas déjà oublié la laiterie du Bois de Boulogne ?

1936 : Michèle Cancre avait cinq ans.

Son histoire ne saurait commencer comme celles de Jonquères d'Oriola, de d'Orgeix, de Du Breuil. Elle a une autre origine.

D'abord de la prairie ; ensuite des poneys des Shetlands fraîchement importés par le « tonton » M. Trésallet, un marchand de chevaux de Vaugirard.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

C'est ainsi que la petite Michèle a commencé à caracoler, à cru, comme les Indiens. Il aurait été, sans doute, imprudent de réclamer des selles et des brides, et plus encore des bottes et des bombes.

Michèle était la squaw. Les garçons du coin figuraient les Peaux-Rouges. On jouait au western sans connaître ses principes, comme ça, tout naturellement. Ce qui tendrait à prouver que les Sioux, les Comanches et John Ford n'ont fait que précéder. On ne saurait, pour cela, leur délivrer un brevet d'invention.

« Ces jeux m'ont donné des réflexes et une... assiette », assure la cavalière. Et elle ne cache pas avoir trouvé plus de joies à monter un poney qu'à jouer à la poupée. Quelle cavalerie aurait la France si le Père Noël trouvait des cheminées assez grandes pour y glisser des chevaux nains !

La belle aventure des Indiens révolue, la squaw aux cheveux de lumière s'en fut vers la réalité. Elle la découvrit près du Panthéon, dans un manège de la Société d'Équitation de Paris, rue Lomont.

Là, fini de monter à cru. C'était l'école avec ses disciplines, son vocabulaire, son histoire, sa technique.

La squaw aux cheveux de lumière

« Autre chose que de sauter dessus et de galoper, cheveux au vent, rappelle Michèle. J'ai eu du mal à me mettre dans le moule. Ce manège avait un air de classe, mais le moniteur, M. Duchon, était un homme de cheval très gentil. J'ai fini par m'assouplir. »

Mais une squaw, fût-elle blonde et de Paris, ne saurait passer son temps à tourner en rond dans un manège pour visages pâles.

La routine ne sied pas aux sauvages.

Fort heureusement, M. Mermet est arrivé. Cet ancien sous-maître de Saumur n'a pas tardé à mettre de l'animation dans la vieille bâtisse et à donner à la leçon un petit air récréatif.

Bien entendu, Michèle s'est intéressée à ce changement. Le genre promenade-au-bois-le-dos-raide ne lui convenait pas, mais puisque l'occasion lui était enfin donnée de sauter, hop là ! elle allait sauter.

Pour ce faire, elle héritait d'un grand cheval normand, encore au débouillage, difficile, brutal, mais doué de moyens énormes.

Perchée là-dessus, elle faisait penser aux petites ballerines de cirque que l'on fait

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

danser sur le dos large d'un boulonnais ou d'un percheron.

Comme le cheval était arrivé de sa prairie normande sans papiers, on l'avait baptisé *Lomont*, du nom du manège. On l'appellerait *Tard...* plus tard.

L'énorme demi-sang et sa petite cavalière se prenaient peu à peu d'affection au point qu'un jour, rentrant chez elle, Michèle dit à son père :

« Dis, papa, tu devrais acheter *Tard*. »

Comme M. Cancre ne savait rien refuser à son phénomène de fille, l'affaire se fit pour cent mille francs tout rond.

Et ce fut ainsi que l'on vit la blondinette paraître pour la première fois sur un terrain de concours, au printemps de 1946, au Club de l'Étrier, en plein Bois de Boulogne.

Pour ses débuts en épreuve publique, Michèle disposait de deux montures : un vieux cheval de manège bon pour la réforme et l'immense *Tard*. Il s'agissait d'une épreuve ouverte aux seules cavalières.

La débutante entreprit le premier parcours avec son vieux coucou. Ce fut une catastrophe, le cheval refusant d'aller jusqu'au bout. Quelques rires fusèrent au bord de la piste.

La squaw aux cheveux de lumière

Devant son box, Michèle se mit à pleurer à chaudes larmes.

« C'est fini... je ne monte plus... », dit-elle à M. Mermet entre deux sanglots.

Mais l'ancien sous-maître en avait vu d'autres.

« Tu vas prendre *Tard*, petite, et ça ira...
— Mais non, je... ne peux plus, je ne...
veux plus. »

Mais quand le speaker l'annonça, on vit arriver la petite blonde les yeux rougis et la bombe posée tout de guingois sur le haut de sa tête.

Tard passa tous les obstacles comme un grand et Michèle termina seconde. Sans l'incident du premier parcours, elle eût sans doute gagné.

C'était parti!

Tard allait bientôt se révéler cheval de classe. Perchée à un mètre soixante-douze du sol, Michèle Cancre gagnait chez les juniors, gagnait chez les dames et gagnait encore chez les seniors, en épreuves mixtes.

Et un an s'était à peine écoulé qu'elle s'offrait le Critérium de Paris, la Coupe de

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Bordeaux et bon nombre de prix fort intéressants.

Cette néophyte, bien entendu, ne devait pas tarder à intéresser le petit monde du cheval. Mais c'était tout de même vers son alezan brûlé que convergeaient les regards des initiés.

Jean d'Orgeix, l'un des plus attentifs, tenta sa chance :

« Michèle monte très bien, c'est un fait, mais je trouve son cheval trop dangereux pour une jeune fille. »

Ce danger, « Paqui » aurait bien voulu l'affronter mais *Tard* n'était pas à vendre. Le cheval joua tout de même un rôle dans l'affaire en ce sens qu'il « présenta » d'Orgeix à celle qui, quelques années plus tard, devait l'épouser.

Michèle s'était donc montrée au printemps de 1946. L'année d'après, sans crier gare, elle tentait sa première sortie internationale à Lucerne, là même où d'Orgeix avait débuté en 1939, à l'âge de dix-huit ans.

Tard était évidemment de la fête mais la petit squaw de Clichy-sous-Bois disposait également de *Rayé des Cadres*, un demi-sang normand réformé de l'armée.

Là, une fois de plus, le trac prenait Michèle

La squaw aux cheveux de lumière

à la gorge, tordait son estomac et lui laissait les jambes en guimauve.

« J'en étais arrivée à perdre complètement l'appétit, rappelle-t-elle, et je ne pouvais tolérer que les portos-flips ».

Parmi les concurrents de ce concours de Lucerne figurait un jeune lieutenant italien qui, lui aussi, en était à son « premier bal ». Quelques années plus tard, il passait en tête d'affiche. Son nom ? Piero d'Inzéo.

Mise en euphorie par le porto, Michèle se sortait élégamment d'affaire, obtenant deux seconds prix au cours de ce meeting de réelle importance.

« Vous avez encore misé sur un bon petit numéro », disait le colonel Conforti à un officiel français tout en lorgnant la fine silhouette de la petite Parisienne.

Michèle était adoptée.

Mais, au cours de cette même saison 1947, le délégué d'une fédération étrangère extirpait, des règlements de la F.I.S.E., un article stipulant que les cavaliers et cavalières de moins de dix-huit ans ne pouvaient pas monter en épreuve internationale.

Du coup, la révélation du C.H.I.O. de Lucerne se retrouvait à l'étage national.

Des stock-cars à Rodéo

« Les yeux baissés
Faites de la dentelle... »

Voilà qui ne pouvait séduire Michèle Cancre, cette fillette d'apparence calme mais terriblement agitée « à l'intérieur ».

Mise sur la touche durant près de deux saisons, elle réapparaissait en 1949 dans les internationaux avec de solides moyens. Il lui restait encore *Tard* et *Rayé des Cadres*, les deux normands, et elle avait acquis deux juments : *Hera*, une anglo-arabe à la robe claire, et *Ulysse* qui devait se classer seconde des chevaux français en 1951 mais que Michèle vendait peu après aux Japonais, en vue des J. O. d'Helsinki.

Sans autrement forcer son talent, la blonde enfant n'attendait pas sa majorité pour s'octroyer trois championnats de France fémi-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

nins et enlever quelques grands prix comme ceux de Deauville, de Vichy et de Bordeaux, plus la Coupe de Pau.

L'amusant est qu'en 1953 Michèle allait revenir sur le terrain de Pau, où elle avait gagné la Coupe, pour y remporter une épreuve internationale de ... stock-cars.

Elle avait épousé Jean d'Orgeix et alors que ce dernier tournait un film quelque part sur la côte bretonne, les deux jeunes époux s'étaient un jour trouvés en bordure d'une piste de cendrée sur laquelle se bagarraient les vieux tacots. Gil Delamare était, bien entendu, dans le coup.

« Ça ne vous plairait pas d'y tâter, à ce truc-là? » demanda le fameux cascadeur à d'Orgeix, après la course.

Autant demander à un enfant s'il veut un sucre d'orge!

Rentré à Paris, l'acteur-cavalier, que sa campagne de 1952 et surtout son terrible échec d'Helsinki avaient grandement déçu, s'en fut chez Alex Goldstein, alors organisateur des courses de stock-cars, et lui proposa ses services.

Pour Goldstein, c'était là une affaire tombant du ciel.

« Mais, dites-donc, je pense à un truc, dit tout à coup d'Orgeix.

Des stock-cars à Rodéo

— A quoi?

— Est-ce que les femmes sont admises dans vos épreuves?

— Heu... aucun règlement ne s'y oppose. En fait, il faudrait une fille drôlement gonflée pour tenter l'aventure là-dedans. Mais... pourquoi me posez-vous cette question?

— Je pense à ma femme. Ça lui plairait, j'en suis sûr... »

Michèle devint ainsi la première pilote française de stock-cars.

Certains spécialistes de ce sport casse-ferraille pensèrent-ils que les d'Orgeix avaient obtenu de meilleurs contrats qu'eux? Toujours est-il que Michèle fut soumise, pour ses débuts, à un terrible tir de barrage. Coincée par les uns, balancée par les autres, envoyée allégrement, roues en l'air, dans les bottes de paille, elle sortit de l'apprentissage plus outrée que déconfite, mais terriblement meurtrie sur tout le corps.

« Tu vas me faire le plaisir de laisser tomber », lui dit son mari au retour d'une séance plus agitée que les autres.

Il ne manquait plus que ça!

Michèle n'était plus la petite fille de 1946; celle qui parlait d'abandonner à la suite de son premier échec sur le terrain de l'Étrier.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Piquée au vif, elle reprenait son tacot, percutait les plus percutants, balayait la piste de terribles coups de raquette et, vacherie pour vacherie, en donnait pour leur argent aux spectateurs éberlués par tant de culot. Ce fut elle, en fin de compte, qui obtint raison. Les autres, bon gré, mal gré, la prirent en considération et allèrent même jusqu'à la traiter avec respect.

Ce fut ainsi que la minuscule pilote parvint à gagner en stock-cars sur le terrain même où elle avait remporté, à cheval, la Coupe de Pau.

Michèle Cancre, bien qu'elle ait été souvent infidèle au jumping — n'en est pas moins restée attachée à ses amours de jeunesse.

La pratique du stock-car fut pour elle une sorte de récréation. Et la grande chasse, une évasion.

Michèle aurait pu tirer le faisán, quelque part en France. Elle préféra suivre d'Orgeix au Cambodge et, l'année suivante, en Afrique Noire. D'Asie, elle devait revenir avec un éléphant à son palmarès, un mâle tué à quinze mètres.

Des stock-cars à Rodéo

Une fille de cinquante kilos face à un bestiau d'une tonne et plus, voilà qui sort assurément du quotidien !

En Afrique, elle s'offrait deux lions et un autre éléphant de format supérieur au premier.

Et elle aurait pu dire à son retour :

« Je suis la seule cavalière au monde qui ait « bouffé » du lion. »

En tout cas, déjà, sa carrière sortait des sentiers battus. Pourtant, ce n'était qu'un commencement.

Drôle de commencement, d'ailleurs, Michèle ayant, en effet, toujours batifolé dans la difficulté. Avec *Tard*, d'abord, qui n'était pas précisément un cheval pour petite-fille-toute-simple. En stock-car, ensuite, où chaque choc laissait son ecchymose. A la chasse, enfin, où une fausse note n'aurait pas pardonné.

Il fallait, après ces menus plaisirs, trouver autre chose : ce furent les aller et retour sahariens.

D'Orgeix, ce garçon qui ne peut pas rester un instant en place, avait projeté de traverser l'Afrique, du Nord au Sud, en voiture. Pour ce faire, il lui fallait un compagnon, mécano de préférence, et un engin. Il tra-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

duisit tout au féminin, une compagne et une... Prairie Renault, achetée d'occasion.

Et le mécanicien? Rien de plus simple : Michèle, durant un bon mois, s'en fut prendre des leçons dans un garage de la Porte des Ternes.

Heureuse idée, d'ailleurs, car le couple, parti d'Alger, fut stoppé par une panne en plein désert, près de Tamanrasset.

Qui dit aller, dit retour. D'Orgeix n'était pas homme à laisser sa Prairie, fût-elle essoufflée, dans les sables.

Ils revinrent donc, attentifs aux pistes, le plus souvent assoiffés et pleins d'attentions pour leur passager : un bébé guépard.

Michèle aurait pu écrire un livre sur ses aventures. Mais à ceux qui l'interrogèrent après son arrivée à Paris, elle répondit comme si elle revenait de Coulommiers : « Ça s'est bien passé... ».

La vie devait séparer Jean d'Orgeix et Michèle. L'aventure est rarement propice à l'entretien d'un ménage. Les conflits de caractères y sont trop fréquents.

Mais le goût de l'inédit demeurait chez l'un comme chez l'autre. Et si d'Orgeix est retourné en Afrique organiser des safaris, Michèle, de son côté, est repartie sur les pistes sahariennes.

Des stock-cars à Rodéo

Elle ne pouvait d'ailleurs trouver de meilleur moyen pour échapper aux encombrements de Paris et sortir du fourmillement des routes françaises.

Certes, le Sahara a toujours ses inconvénients et ce sont toujours des bidons vides qui jalonnent les pistes. Chaque traversée demeure une expédition même s'il s'agit d'une... « Croisière du charme » comme celle à laquelle Michèle Cancre a participé, au titre de première pilote et de chef de groupe, avec France Degand et Janine Delbert.

Trois jeunes femmes arpentant le Sahara du Nord au Sud, et vice versa, dans un break 203 Peugeot, c'était encore du problématique, même avec la radio de bord et un système de protection échelonné.

En tout cas, ce fut pour Michèle une nouvelle raison d'évasion et une manière bien à elle de fuir les contingences.

Plus sportif, par contre, fut le troisième périple transsaharien puisqu'il entraînait dans les disciplines du fameux Rallye Alger-Le Cap.

La grande pilote des rallyes, Annie Soisbault, savait qu'elle pouvait compter sur sa coéquipière du Tour de France auto avec qui

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

elle avait remporté trois fois la Coupe des dames. Aussi bien fit-elle appel à Michèle pour piloter une I.D. Citroën, du Nord au Sud de l'Afrique.

Endurcies par les sévères exigences du Tour de France, Michèle et Annie se sortaient d'affaire comme des grandes. Pourtant, les pièges étaient nombreux entre la rive méditerranéenne et la pointe extrême du continent.

Mais à côté de l'aller-retour à bord d'une Prairie difficile à manier, un tantinet poussive et surchargée de surcroît, le rallye en I.D. avait fait l'effet, aux yeux de Michèle, d'une belle randonnée touristique.

Aujourd'hui, celle qui fut la squaw à la chevelure d'or, aide son père dans la gestion d'un self-service, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris. Tous les soirs, elle rentre chez elle, dans une petite maison au toit de chaume, isolée en bordure de forêt.

Elle y retrouve ses compagnons, de jeunes chevaux qu'elle dresse à sa manière et parmi lesquels figure un demi-frère de *Lutteur*, *Rodéo*, fils du grand *Furioso*.

« *Rodéo*, c'est l'avenir », assure Michèle. Après tout, à trente-trois ans, n'est-elle pas toujours une jeune cavalière ?

Une jeune fille toute simple

Janou Lefèbvre avait à peine passé le cap des dix-neuf ans quand elle s'est rendue à Tokyo. Ça ne l'a pas empêchée de participer, avec Jonquères d'Oriola et Guy Lefrant, à la conquête de l'ultime médaille d'argent des Jeux.

Le jumping est la seule discipline olympique de caractère mixte mais, bien qu'à priori les cavalières partent à chances égales avec les cavaliers, Jonquères d'Oriola estime que les femmes n'ont rien à faire là-dedans.

« A cet échelon, c'est vraiment trop dur », précise-t-il.

Les Américains ne doivent pas penser de même qui avaient délégué deux jeunes femmes aux Jeux, Kathryn H. Kusner et Mary W. Maïrs, pour épauler Frank Davis Chapot. Et pourtant les bons cavaliers ne manquent pas aux États-Unis.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Contrairement à bon nombre de spécialistes, Janou n'est pas une enfant du jumping, bien qu'on puisse dire d'elle aujourd'hui qu'elle est une femme de cheval.

Née à Saïgon, où son père occupait un poste important dans les ponts et chaussées, cette enfant brune, jolie et bien équilibrée, n'est montée en selle qu'à l'âge de dix ans. Peu de temps après, M. Laveissière, son maître d'équitation du Club de Beauvallon, avouait, avec un brin de fierté dans la voix, qu'il « n'avait pratiquement plus rien à lui apprendre ».

Tel n'était sans doute pas l'avis de l'élève qui cherchait tous les prétextes pour en savoir plus long sur un art dont le vocabulaire est l'un des plus étendus parmi tous ceux du sport.

Aussi bien Janou s'est-elle installée dans son mas de la Tour de Maruège, aux portes d'Aix-en-Provence, comme un chercheur s'isole dans son laboratoire. Ses sorties, elle les a le plus souvent orientées, et elle les oriente encore, vers Parade, le centre hippique aixois, où s'affairent les Savon.

Les allées et venues se font sans transition, au point que Janou ne connaît pas davantage la vieille cité de Vauvenargues et de Cézanne

Une jeune fille toute simple

que Genève, Francfort, Bruxelles, Paris, Amsterdam et Tokyo, où elle n'a fait que passer.

« Elle est un peu comme l'Arlésienne, cette petite. On parle beaucoup d'elle, ces jours-ci, et on ne la voit jamais », disait un vieil Aixois alors que les journaux consacraient des colonnes entières à Janou.

De là à traiter la petite Lefèbvre de sauvageonne, il n'y avait qu'un pas.

Mais n'est-ce pas l'un des côtés les plus caractéristiques des grands spécialistes du jumping que de vivre le plus souvent avec leurs chevaux dans une retraite active, certes, mais que les profanes peuvent considérer monotone?

Janou Lefèbvre n'a pas mis longtemps pour devenir l'une des meilleures utilisatrices du monde. A quinze ans, elle n'était encore que sixième du Championnat de France féminin. Mais à seize ans, elle passait première, sans se préoccuper des échelons et des préséances. A dix-sept elle perdait son titre de championne de France qu'elle

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

retrouvait, ou plutôt qu'elle reprenait de haute lutte l'année suivante.

Mais cette jeune fille aussi simple qu'énergique ne se contente pas de courir les concours. C'est elle qui, comme un grand, s'occupe de l'entraînement de ses chevaux.

« Ça m'amuse », assure-t-elle.

Drôle d'amusement qui consiste à se lever avec le jour et, cinq heures durant, travailler ses pensionnaires à la longe, les faire trotter et galoper, et les mettre enfin sur les obstacles ! Aussi bien n'est-il pas excessif de dire que Janou passe près de quinze cents heures par an à cheval, ce qui commande une extraordinaire endurance.

Et si encore elle était payée pour abattre cette besogne d'homme ! Or, ce travail lui coûte cher : près de six mille francs par an et par cheval avec la paie de l'homme d'écurie et une foule de frais supplémentaires. Si l'amateurisme olympique était défini par la situation de la cavalière aixoise, rares seraient les compétiteurs, tous les quatre ans !

Fort heureusement pour elle, Janou a un calendrier annuel assez chargé et un palmarès qui lui a tout de même permis de réduire ses dépenses.

Une jeune fille toute simple

Elle a commencé l'année olympique en mars, à Francfort, sans penser le moins du monde qu'elle pouvait être sélectionnée. Elle l'ignorait encore au début de juin et elle doit d'être allée à Tokyo à la troisième place prise avec *Kenavo D*, au C.H.I.O. d'Aix-la-Chapelle où se trouvait l'élite européenne et le Brésilien Nelson Pessoa.

Kenavo? Au revoir.

Janou, innocemment, allait à l'autre bout du monde.

Elle est arrivée au village olympique (le yoyogi-Moura) avec un bon rhume et les idées un peu floues. Au point que le colonel Crespin, jouant au papa-gâteau, l'a mise en pension dans un hôtel. Le lendemain, pourtant, elle était à cheval, éternuant et pleurant, mais décidée, vaille que vaille, à mettre son demi-sang normand, fils du pur-sang *Foudroyant*, dans l'ambiance si particulière des Jeux.

Il n'est pas de champion qui ne fasse de sacrifices.

Un jour, à Tulle, la belle-mère de Mimoun se demandait qui, vraiment, sa fille avait épousé.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

« Vous rendez-vous compte qu'il mange tous les jours des carottes râpées et ne boit que de l'eau ! » s'écriait-elle.

Et elle ajoutait :

« Je comprends ça pour une chèvre, mais pour un homme ! »

La bonne dame a sans doute, depuis, changé d'avis. Ne s'est-elle pas mise au régime de son gendre ?

Certes, Janou Lefèbvre ne se plie pas à la discipline alimentaire d'un athlète ou d'un boxeur. Elle s'en impose une autre : celle du travail.

« Je veux être seule à m'occuper de mes chevaux », explique-t-elle.

Or, elle a quatre pensionnaires à la Tour de Maruège : *Kenavo*, *Kangourou*, *Orpailleur* et *Pagello*.

Les deux K, c'est le présent : ils ont dix ans. *Orpailleur*, c'est l'avenir : il n'a que six ans mais son père, *Altis* allait très bien en steeple ; quant à sa mère, elle descendait du fameux trotteur *Duc de Normandie*. Pour *Pagello*, il faut attendre avant de se prononcer.

Janoun n'a rien de la patronne susucre. Elle exige de ses chevaux ce qu'elle exige d'elle-même. C'est une éducatrice rigide.

Une jeune fille toute simple

Rien ne la rebute et elle ne redoute rien.

Un jour, elle s'est cassé quatre côtes dans une chute et, pendant un certain temps, les médecins ont fait de sérieuses réserves sur son état. Ça ne l'a pas empêchée de remonter à cheval au sortir de sa convalescence et, plus tard, de sauter 2,05 m à Aix-la-Chapelle et à Wiesbaden.

Janou Lefèbvre est ainsi faite.

Sérieuse, organisée, ponctuelle, appliquée, travailleuse, elle n'est pas de son âge. Si elle trouve le grand cheval, elle sera la première cavalière du monde. N'était-elle pas la seconde en 1964, derrière Kathy Kusner, à Tokyo?

Mais qui donc a dit :

« Parlez-moi des cavalières ! Elles passent des années à se bagarrer avec les hommes et puis, sans crier gare, elles en épousent un... »

C'est souvent ainsi que finissent les plus belles carrières.

Une femme, si forte cavalière qu'elle soit, ne saurait manier la cravache toute sa vie.

Des médailles et du galon

Fin 1951, le prolifique Jean d'Orgeix écrivait à propos du recrutement chevalin :

« N'oublions pas le rôle que jouait l'Armée. La disparition des régiments de cavalerie montée n'est grave que pour l'avenir car c'est dans dix ans que ce vide commencera à se faire sentir. »

Car les chasseurs, les spahis, les hussards, les cuirassiers et les dragons, qui faisaient le grandiose des revues d'antan, ont disparu. Ils appartiennent désormais à l'histoire et à l'imagerie.

Seule demeure une petite cavalerie de sport et de parade, perdue dans l'énorme masse de l'armée blindée, et presque oubliée.

Aussi bien le C.N.S.E. de Fontainebleau, logé à portée de voix du célèbre château construit sous et pour François I^{er}, cons-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

titue-t-il la cellule, le conservatoire militaire de l'art équestre.

Certes, ce vaste ensemble pourrait et devrait être appelé à jouer un rôle plus large en ouvrant ses portes à l'élite civile et en devenant, selon les désirs de certains, l'Institut National des Sports Équestres.

Mais, en 1964, ce Centre national — qu'on n'aille surtout pas croire que tout ce qui est national est nôtre — demeurerait encore un bastion protégé par le matériau le plus compact et le plus efficace : la paperasserie.

Toutefois, sous le commandement du colonel Bernard Chevallier, champion olympique de concours complet à Londres, avec *Aiglonne*, il abritait quelques valeurs sûres et cachait aux yeux des indiscrets maints trésors de l'élevage français.

Que quelqu'un ait parlé de « caverne d'Ali Baba » au sujet du C.N.S.E., rien d'étrange à cela, le vainqueur olympique 1952, à Helsinki, étant sorti des écuries de Fontainebleau.

A preuve, ce propos tenu par un ancien de cette phalange :

« Prenez un ignare, bandez-lui les yeux, conduisez-le dans les écuries de Fontainebleau et demandez-lui d'en sortir trois des

Des médailles et du galon

chevaux qui lui tomberont sous la main. Si ces chevaux sont confiés alors à de grands utilisateurs, ils deviendront, deux au moins sur les trois, de grands sujets de concours internationaux. »

C'est au C.N.S.E. que travaille le commandant Guy Lefrant.

On l'avait connu lieutenant, aussi discret que sérieux, et champion de France de jumping.

Appelé en Indochine, il en revenait intact et toujours aussi enthousiaste.

Mais en 1952, à Helsinki, il devait se passer une bien curieuse histoire. Le Picard — Lefrant est né à Muille-Villette dans la Somme — qui s'était classé premier, avec *Vézélise*, et second, avec *Marquis*, du championnat de France de jumping, ne figurait pas dans l'équipe formée pour le Grand Prix Olympique de sauts d'obstacles. On avait désigné Jonquères d'Oriola qui devait gagner, Bertrand Du Breuil et Jean d'Orgeix.

Pourtant, s'il n'était que remplaçant en jumping, Lefrant devenait titulaire en concours complet d'équitation avec un cheval

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

dont on ne pouvait contester les origines nationales : *Verdun*.

A la fin du steeple, séquence inscrite dans l'épreuve de fond (le « complet » comporte trois disciplines : le dressage, le fond et le jumping), Lefrant devait perdre son képi en cours de route. Et c'était le ministre des Sports de l'époque, M. Jean Masson, qui piquait un sprint pour le lui rapporter.

Pour un ministre, aussi, l'essentiel n'est-il pas de participer?

Finalement, *Verdun*, Lefrant, et son képi à deux galons, terminaient seconds de la terrible compétition mais l'événement se perdait dans la... masse. La France, déjà, n'avait-elle pas capitalisé seize médailles dont cinq en simili or?

Quatre ans plus tard, à Stockholm, Guy Lefrant était de nouveau de service. Mais alors qu'il avait encore sa chance, un incident pour le moins extraordinaire provoquait son élimination.

Comme la pluie menaçait de tomber, le lieutenant était allé chercher, à l'hôtel, l'imperméable de sa mère. Et quand il se présentait au paddock, son tour d'entrer en piste était passé.

L'affaire avait, à l'époque, fait grand

Des médailles et du galon

bruit. Elle devait d'autant s'amplifier qu'elle s'intégrait malheureusement dans la plus noire série de coups durs dont la représentation française ait été victime dans le cadre des Jeux Olympiques.

En effet, le mieux classé des Français en jumping, Jonquères d'Oriola, devait se contenter de la sixième place alors que le colonel Jousseau, en dressage, se faisait proprement « envelopper » par des membres du jury soucieux de faire passer leurs propres « poulains ».

Ainsi, la France qui, en sports équestres, avait remporté deux médailles d'or, une d'argent et une de bronze à Londres, en 1948, puis une médaille d'or et une d'argent à Helsinki, en 1952, quittait Stockholm bredouille sous les risées des Suédois.

Ceux-ci, en effet, n'avaient pas pardonné aux Français la réclamation déposée à Londres, huit ans auparavant, contre l'équipe de dressage suédoise, laquelle, pour raison de fraude, avait été purement et simplement déclassée.

Tout bien pesé, la terrible défaite de Stockholm provoquait le départ d'un chef d'équipe de grande valeur, le colonel Cavallé, et précipitait la dégringolade des sports

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

équestres français qui allaient vivre dans l'indigence, des années durant.

Mais pour Guy Lefrant, la vie militaire continuait. Et toujours à cheval.

A Rome, en 1960, il était capitaine et leader d'une équipe de concours complet qui devait surprendre les initiés en prenant la médaille de bronze à la faveur du jumping final.

Cette réussite faisait illusion en ce sens qu'elle hissait l'élevage français à un échelon supérieur à sa réelle valeur. Aussi bien l'échec de Karuizawa — huitième place par équipes; Le Goff, vingt-troisième, De Crouette, vingt-quatrième, Landon, vingt-septième — venant après un excellent travail préparatoire, donnait-il prise à la critique alors qu'à une ou deux places près il remettait l'équipe à son véritable niveau international.

Par contre, Guy Lefrant, élevé au grade de chef d'escadron alors qu'il se trouvait au Japon, revenait à sa discipline de départ, le jumping, et profitait de l'occasion pour s'octroyer la médaille d'argent avec ses

Des médailles et du galon

coéquipiers Jonquères d'Oriola et Janou Lefèbvre.

Ainsi, en douze ans de campagnes olympiques et militaires, Lefrant avait gagné trois médailles et deux galons.

Le verra-t-on médaillé encore et... colonel à Mexico?

Voilà, certes, deux perspectives qui ne manquent pas de séduction.

Des chevaux et des hommes

Les sports équestres, du moins sous le seul aspect du jumping qui en est la forme la plus populaire, la plus spectaculaire aussi, ne sont pas seulement affaire de cavaliers. Bien sûr, c'est l'homme qui monte sur le podium olympique. L'idée n'est jamais venue aux responsables du C.I.O. de décerner une médaille d'or au cavalier vainqueur et un picotin d'avoine, fût-elle dorée, à son cheval.

Sans aller jusqu'à suivre ce commentateur de radio qui prétendait, à Tokyo, que *Lutteur B* « aurait pu gagner avec un sac de pommes de terre sur le dos », ce qui est pure ineptie, il n'en demeure pas moins vrai que le cheval est la raison première de l'intégration de l'Art Équestre dans le programme olympique. Mais sa présence n'y est valable que parce qu'elle est liée à celle de l'homme.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Ah ! si les centaures avaient vraiment existé ! Mais ces monstres eurent le tort, selon la fable, de troubler les noces de Pirithous, ce qui leur valut d'être exterminés par les Lapithes.

Si les Lapithes n'avaient pas été aussi expéditifs, que nous aurait destiné les Jeux d'Olympie ?

En tout cas, il a paru plus facile aux « inventeurs » des jeux équestres de créer des centaures par la conjonction — que l'on appelle curieusement de notre temps le « mariage » — de l'homme et du cheval, qu'il leur eût été facile, s'ils avaient vraiment existé, de couper les centaures en deux pour honorer la moitié homme comme il est fait maintenant.

Quelqu'un a dit que le cheval est le moteur et l'homme le cerveau. Or, le cavalier se plaît à dire, et il a certainement raison, qu'il est un élément moteur, sans méconnaître toutefois la réalité du « raisonnement » du cheval.

La vérité tient dans le dressage. Elle n'est pas ailleurs. Un cheval ne peut rien faire dans le sens sportif s'il n'est pas dressé et s'il n'est pas accompagné par l'homme.

Cela ne veut pas dire toutefois que la

Des chevaux et des hommes

qualité du cheval de sport, et plus précisément la valeur de ses performances, est essentiellement fonction de son dressage. L'animal détient ses propres forces, ses moyens, ses aptitudes et il trouve sa noblesse dans le sang.

Considérant la baisse de régime des sports équestres français après le succès de Londres (1948) et d'Helsinki (1952), maints critiques en ont fait porter la responsabilité, du moins pour une grande part, à l'élevage national.

Ce point de vue, bien entendu, a fait pousser de hauts cris. Les protestations eussent d'ailleurs été aussi véhémentes si d'autres critiques — il y en eut d'ailleurs — avaient fait endosser cette responsabilité par les cavaliers.

L'échec des spécialistes du concours complet à Karuizawa n'a rien arrangé. A ceux qui assuraient que les chevaux français n'avaient pas la « peinture » des Irlandais, des Allemands et des Anglais, il était immédiatement répondu :

« Allons donc ! *Mon Clos* pouvait gagner ».

Voilà qui, du même coup mettait le cavalier de *Mon Clos* en accusation.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

A la vérité, les Français n'ont pas fini huitièmes par équipes — après avoir terminé troisièmes à Rome — par la seule faiblesse d'un « couple ». Le Goff, sur *Léopard*, affichait — 37,87. De Croutte de Saint-Martin, sur *Mon Clos*, — 38,47, et H. Landon, sur *Laurier*, — 57,53, alors que les Italiens, classés premiers, n'alignaient que des scores positifs : Checcoli, sur *Surbean*, + 64,40, Angioni, sur *King*, + 17,87, et Ravano, sur *Royal Love*, + 3,53.

La victoire de Jonquères d'Oriola et la seconde place prise par l'équipe française dans le concours olympique de sauts d'obstacles devaient apporter de l'eau au moulin des défenseurs de l'élevage national.

Pourtant, Janou Lefebvre, sur *Kenavo D*, avait terminé quatorzième et Guy Lefrant, sur *Monsieur de Littry*, vingtième.

A la vérité, tout tournait autour de la forte personnalité de Jonquères d'Oriola. Car les Espagnols, montant trois chevaux français — *Kif Kif B*, *Eolo IV* et *Infernal* — ne venaient tout de même qu'en huitième position au classement olympique par équipes.

Donc, les résultats enregistrés à Tokyo ne sauraient constituer une preuve formelle de la grande qualité et moins encore de la

Des chevaux et des hommes

supériorité de notre élevage, bien que certains les aient interprétés dans le sens positif.

Il a été écrit, en contradiction de la précaire performance des Français à Karuizawa, que *My Lord Connolly* « meilleur cheval européen de concours complet » est le fils de l'anglo-arabe (donc français) *Connétable*, né au Haras de Pompadour. Mais *Lutteur B* n'est-il pas le propre fils d'un pur-sang irlandais?

Ceux-là mêmes qui s'évertuent à valoriser le cheval n'ont pas manqué (« L'Éperon », de mars 1964) de reprendre un article titré : *Ils ne gagneront pas aux Jeux Olympiques de Tokyo.*

Il était notamment écrit ceci :

« Les Français sont victimes de la douceur de vivre ». Le champion français est incapable de soutenir longtemps son effort. Il est aussi prompt à l'enthousiasme qu'au découragement.

« Il aime son confort... »

Conclusion :

« Il y a bien un Secrétariat d'État à la Jeunesse et aux Sports. Que fait-il? que peut-il? »

Curieux! Vraiment curieux!

Celui qui parle de « douceur de vivre »

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

est-il allé voir Jonquères travailler à Corneilla-del-Vercol, et Janou Lefebvre entraîner ses chevaux à Aix-en-Provence? A-t-il suivi les efforts de Mull, en Alsace, de Navet, en Normandie, des Moizard, en Picardie? Pense-t-il que les officiers du C.N.S.E. de Fontainebleau passent leur temps autour de tables de bridge?

Tout de même ce sont des cavaliers bien de chez nous, ceux qui, paraît-il « aiment leur confort », qui ont battu à Tokyo d'autres cavaliers, étrangers ceux-là, tels Goyoaga, Queipo de Llano, Alves Callado, montant des chevaux français!

Pourquoi diminuer le cavalier et « gonfler » le cheval? Des intérêts majeurs seraient-ils en jeu?

A la vérité, tout est valable en France : les chevaux et les hommes. Ou, tout au moins, l'élite des uns et des autres. Il fallait un *Lutteur B* à Jonquères d'Oriola pour gagner à Tokyo, mais un *Lutteur* dressé par Jonquères. Le *Lutteur* d'août 1963 n'eût pas passé les obstacles du National Stadium. Et il n'est pas sûr du tout que Jonquères l'eût emporté avec un autre cheval.

Des chevaux et des hommes

Mais faut-il en conclure que si le Catalan est champion olympique c'est grâce à la seule qualité de l'élevage français?

Rien n'est formel en jumping. Sinon, après ses trois victoires consécutives au classement olympique par équipes, il faudrait admettre que l'élevage allemand est le plus fort et peut-être le plus riche du monde. Fort heureusement, les succès de Jonquères d'Oriola en 1951 et 1964, et de Raimondo d'Inzes, en 1960, apportent la contradiction.

Si l'on est bien obligé de constater que les Américains sont les maîtres en athlétisme, en natation et en basket, que les Soviétiques font la loi en haltérophilie, que les Indiens dominent en hockey, que les Japonais, à l'exception de Geesing près, chapeautent le monde en judo, il est difficile d'échelonner exactement les forces du jumping international.

Certes, les Allemands et les Italiens ont dominé au cours des dix dernières années. Mais ils ont dû faire de sérieuses concessions aux Britanniques, aux Américains, aux Français, aux Espagnols et au Brésilien Nelson Pessoa.

Dans l'important va-et-vient mondial des chevaux de selle, la France a tout de même

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

joué de tout temps un rôle fort intéressant. C'est ainsi qu'au cours de la seule année 1963, 365 produits de son élevage ont été vendus à l'étranger pour la somme globale de 1.680.000 francs actuels. Bon nombre de ces chevaux exportés ont remporté des succès probants dans les compétitions internationales les plus sérieuses.

Cela suffit à situer la qualité de l'élevage français. Pourquoi exagérer alors ?

Car s'il était acquis une fois pour toutes que nos chevaux sont les meilleurs du monde, quelle signification aurait alors la victoire de Jonquères et de *Lutteur* à Tokyo ?

Fort heureusement, le sujet prête toujours à discussion. Et le succès olympique du grand cavalier catalan n'en est que plus beau.

Deuxième partie

L'ESCRIME
DE LUCIEN GAUDIN A J.-C. MAGNAN

LES FRANÇAIS AUX JEUX OLYMPIQUES

Escrime

Tableau récapitulatif des résultats obtenus aux trois armes par les tireurs français

1896	E. Gravelotte	or	épée
	A. Ayat	or	épée
	L. Mérignac	or	fleuret
	Équipe de France	or	trois armes
	H. Callot	argent	épée
	Perronet	argent	maîtres d'armes
1900	C. Costa	or	fleuret
	L. Mérignac	or	fleuret
	A. Ayat, deux médailles	or	épée
	Comte de la Falaise	or	sabre
	Équipe de France	or	trois armes
	H. Masson	argent	fleuret
	Kirchoffer	argent	fleuret
	Perrée	argent	épée
	Bougbol	argent	épée

	Thiébaut	argent	sabre
	Boullenger	bronze	fleuret
	Mimague	bronze	fleuret
	See	bronze	épée
	Laurent	bronze	épée
1908	G. Alibert	or	épée
	Équipe de France	or	épée
	Équipe de France	or	trois armes
	A. Lippmann	argent	épée
	E. Olivier	bronze	épée
1920	A. Massard	or	épée
	Équipe de France	argent	fleuret
	Ph. Cattiau	argent	fleuret
	A. Lippmann	argent	épée
	Équipe de France	argent	sabre
	R. Ducret	bronze	fleuret
	Équipe de France	bronze	épée
1924	R. Ducret	or	fleuret
	Équipe de France	or	fleuret
	Équipe de France	or	épée
	Équipe de France	or	trois armes
	Ph. Cattiau	argent	fleuret
	R. Ducret	argent	épée
	R. Ducret	argent	sabre
1928	L. Gaudin	or	fleuret
	L. Gaudin	or	épée
	Équipe de France	or	trois armes

	Équipe de France	argent	fleuret
	Équipe de France	argent	épée
	G. Buchard	argent	épée
1932	Équipe de France	or	fleuret
	Équipe de France	or	épée
	G. Buchard	argent	épée
1936	Équipe de France	argent	fleuret
	E. Gardère	argent	fleuret
	Équipe de France	bronze	épée
1948	J. Buhan	or	fleuret
	Équipe de France	or	fleuret
	Équipe de France	or	épée
	Ch. d'Oriola	argent	fleuret
1952	Ch. d'Oriola	or	fleuret
	Équipe de France	or	fleuret
	Équipe de France	bronze	sabre
1956	Ch. d'Oriola	or	fleuret
	Équipe de France	argent	fleuret
	R. Garilhe	bronze	fleuret féminin
	Équipe de France	bronze	épée
1964	J. P. Magnan	argent	fleuret
	C. Arabo	argent	sabre
	D. Revenu	bronze	fleuret
	Équipe de France	bronze	fleuret
	Équipe de France	bronze	épée

Cette bonne vieille escrime

Pour l'homme d'âge moyen, l'escrime remonte à un quatuor majeur : celui que formaient Lucien Gaudin, Roger Ducret, Nedo Nadi et Aldo Nadi. Pour les moins de trente ans, le crack incontesté s'appelle Christian d'Oriola.

Mais l'homme de science qui s'intéresse au sujet remonte à Ramsès III, c'est-à-dire à près de deux mille ans avant J.-C., pour prétendre, sinon pour assurer, que le grand pharaon avait organisé une « compétition de caractère sportif » afin de célébrer, arme en main, la victoire de ses armées sur les guerriers de Libye.

Christian d'Oriola est donc né plus de trente et un siècles après ce « championnat ». Oser dire alors qu'il a été le plus grand parmi les grands est lancer un défi à l'histoire.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Il est vrai que ladite histoire — du moins celle de l'escrime — a la mémoire assez courte.

En fait, l'idée d'un championnat de France au fleuret suivant le processus de l'élimination directe remonte à 1906. Quant aux premiers règlements adoptés par la Fédération Internationale d'escrime, ils datent de novembre 1913, c'est-à-dire d'hier.

Car, avant, c'était un peu l'anarchie. Certes, le fleuret et le sabre figuraient au programme des Jeux Olympiques d'Athènes, en 1896; certes, les J. O. de 1900, à Paris, rapportèrent quatre médailles d'or à la France.

Mais, à cette époque où l'honneur avait encore sa valeur or, et où, pour éviter un duel, il était de bonne précaution de ne pas écraser les orteils d'un monsieur un peu trop sensible des... pieds, le combat avait une tout autre signification que l'assaut sportif.

Il était de bon ton, depuis Jules Grévy, ce cher président féru d'escrime mondaine, de « plastronner et de ferrailer », selon un chroniqueur de l'époque, dans les salles d'armes à la mode et dans les salons huppés, serait-ce même à l'Élysée.

Pourtant si, en 1902, les chroniqueurs

Cette bonne vieille escrime

prêtaient attention à la victoire d'un des leurs, Jean-Joseph Renaud, dans le Tournoi International de Paris, le gros « boom » venait de Nice, en fin d'année. De violentes querelles, soigneusement attisées de part et d'autre, ayant mis aux prises les maîtres d'armes français et italiens, il arriva ce qui devait arriver : un duel opposa, dans les jardins du comte Robozinski, Lucien Mérignac, champion olympique 1900 et Kirchoffer, vainqueur du Tournoi de Paris 1896, aux défenseurs du prestige italien : Pessina et Vega. Les deux Français envoyèrent leurs rivaux ensanglantés chez un médecin. Quelques gouttes de sang firent couler alors beaucoup d'encre.

C'était la merveilleuse époque d'entre 1871 et 1914 et les automobiles, encore à l'âge enfant, tuaient beaucoup moins de monde qu'aujourd'hui.

Nice devait être d'ailleurs, dix ans plus tard, le théâtre d'un autre duel qui prit d'abord l'allure d'une tragédie pour tourner heureusement à l'exploit... chirurgical.

M. Garibaldi, directeur de « l'Éclaireur », ayant planté son épée en plein ventre de son adversaire, le directeur de « la Dépêche », M. Renucoli, celui-ci fut considéré sur-le-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

champ comme un mort en sursis. Or, miracle, l'arme ayant opéré à la manière d'un scalpel en débridant un abcès dont souffrait la victime, M. Renucoli quitta l'hôpital guéri de sa blessure et d'un mal qui, à la longue, aurait pu le tuer !

Voilà où en était l'escrime avant d'être codifiée, en 1913, par le marquis de Chasseloup-Laubat, par le maître Camille Prévost et par le Hongrois Bela Nagy.

Tour à tour, mondaine et belliqueuse, légère et dangereuse, étudiée en salle ou pratiquée sur le terrain, elle cherchait sa voie sportive au travers des controverses, des discussions et des débats.

La littérature l'embellissait et la poésie posait un bouton de rose à la pointe du fleuret.

D'abord brutale puis romantique, l'escrime est devenue olympique. Les armes ont changé, se sont allégées ; les techniques ont évolué. On ne se bat plus pour l'honneur ou pour l'amour d'une belle, mais pour un diplôme, une coupe ou une médaille.

L'escrime a donc pris position sans qu'on puisse prétendre qu'elle est parvenue au

Cette bonne vieille escrime

terme de son évolution. A-t-elle trouvé sa vérité, ses vérités? Ce n'est pas sûr du tout si l'on considère la diversité des opinions, leur contradiction même, émises dans les milieux compétents.

Un exemple parmi tant d'autres :

Dans « L'Escrime Française », organe officiel de la F.I.S. et de la F.F.E., deux professeurs d'éducation physique Guy Barrabino et Maurice Fayot, ont écrit, en collaboration avec Daniel Revenu, deux fois médaillé de bronze à Tokyo, un article dont voici l'essentiel :

L'ESCRIME, DISCIPLINE ANCIENNE, SPORT JEUNE

L'escrime qui apparut aux Jeux Olympiques, dès leur création, reste pour de nombreux sportifs — simples spectateurs ou pratiquants d'autres disciplines — une activité vieillotte, dernier vestige rappelant les prouesses des grands bretteurs d'autrefois.

« Le champion actuel est sans doute, pour ceux-là, le descendant attardé des mousquetaires du « Grand Siècle ». Pourtant, les plus cultivés savent que cette activité, pra-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

tiquée à l'École de Joinville, avait déjà un règlement et des champions, comme les autres sports de combat. Les assauts de fleuret étaient alors dirigés par un juge, aidé de quatre assesseurs; ce déploiement d'officiels dit assez au profane la difficulté de juger la validité de la touche et de désigner le vainqueur. Ce n'était pas que les règles fussent imprécises, mais la rapidité des actions s'accommodait mal de la lenteur du regard humain, même attentif et exercé à suivre les échanges parfois fulgurants des antagonistes.

« Ainsi naquit la nécessité de faire apparaître objectivement les résultats des attaques. La solution adoptée fut un système électrique qui permet de signaler le contact de la pointe de la lame avec le corps de l'adversaire. L'ancienne pointe mouchetée fut donc remplacée par un bouton, petit contacteur qui ferme un circuit électrique lors de la touche. L'arme et le tireur sont reliés à un appareil qui signale ce que l'œil humain ne pouvait pas toujours déceler. Ces difficultés ne sont d'ailleurs pas encore résolues au sabre avec lequel on touche de la pointe et du tranchant.

« Cependant, l'apparition de l'épée élec-

Cette bonne vieille escrime

trique, vers 1936, et quelque vingt ans plus tard, du fleuret électrique, ne put satisfaire toutes les exigences. Les puristes, très attachés à la pratique du fleuret — le latin de l'escrime — critiquèrent les changements intervenus qui, dirent-ils, bouleversent cette technique considérée jusqu'alors comme immuable.

« ...La plupart des escrimeurs modernes sont relativement jeunes. A titre d'exemple, la moyenne d'âge de l'équipe de France est inférieure à 25 ans. Or, cette même moyenne était bien plus élevée il y a moins de dix ans.

« ...Tous les escrimeurs sont capables d'accomplir des performances athlétiques qui, sans les placer au niveau des meilleurs spécialistes, permettent toutefois de les considérer comme des sujets athlétiques.

« ...Dernière constatation qui permet de montrer l'importance grandissante de la valeur physique dans ce sport : un nombre croissant de champions tels notamment Gyuricza (Hongrie), Mehl (Allemagne fédérale), Midler (U.R.S.S.), Skrudlik (Pologne), sont des enseignants de l'éducation physique.

« ...L'escrime qui, autrefois, a pu être considérée comme un agréable loisir pour

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

aristocrates désireux de s'exercer physiquement, est maintenant pratiquée par des gens capables de se soumettre à un entraînement intense, prolongé et régulier. Bref, au dilettantisme, s'est substituée une préparation méthodique de longue durée.

« ...L'apparition de sujets athlétiques dans cette activité où le pratiquant recherchait surtout, jadis, la virtuosité, est un événement assez général qui peut être observé chez les Français comme chez les étrangers. C'est que, à niveau technique égal, le plus athlétique a une supériorité qui s'est manifestée avec l'allongement de la durée des grandes compétitions et la venue à celles-ci d'un nombre croissant de tireurs d'un niveau semblable.

« ...Sans qu'il y ait là rien de très particulier à l'escrime, nous devons dire que les qualités de vitesse et de détente sont indispensables pour l'exécution des déplacements et des divers mouvements. A cela, ajoutons que pour participer à des assauts pendant plusieurs heures, il est nécessaire d'avoir ce qu'il est convenu d'appeler la résistance foncière, ou endurance. Nous distinguerons ici l'endurance de la résistance nerveuse qui nous semble plus spécifique de l'escrime. Elle

Cette bonne vieille escrime

est la possibilité d'affronter de nombreux adversaires successifs, tout en conservant la même vivacité de réaction. L'assaut éprouve les combattants sur le plan physique car il requiert des déplacements incessants et des mouvements rapides de grande amplitude. Et, surtout, il exige une concentration intense, constante, pour observer les gestes adverses. C'est, en effet, en fonction des mouvements de l'adversaire, de ses réactions, que l'on attaque, car il s'agit d'exploiter instantanément la moindre possibilité offerte involontairement par lui. Cette concentration est donc accompagnée d'une tension permanente nécessaire pour réagir vite, soit à une attaque adverse, soit pour porter une attaque soi-même. Tout ce travail n'est pas effectué sans fatigue et l'on imagine aisément qu'on se trouve en présence d'une épreuve où les sollicitations nerveuses sont prédominantes.

« Enfin, si la résistance foncière est fréquente chez l'adulte exercé, nous devons la distinguer de celle du sujet jeune qui, lui, récupère plus vite après des efforts intenses et prolongés. Peut-être faut-il voir là une des raisons du rajeunissement des champions actuels?

« ...Peut-on dire que l'apprentissage de

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

l'escrime est plus rapide actuellement? Dans l'affirmative nous aurions là une des raisons de l'apparition de jeunes champions.

« Il semble que les escrimeurs recherchent surtout, en compétition, la simplicité. Aujourd'hui, les attaques ne comprennent plus qu'un ou deux mouvements précédant la touche. Ainsi, lors de la finale des derniers championnats du monde par équipes, opposant les fleurettistes soviétiques aux Polonais, environ 95 % des touches portées furent le résultat d'actions simples.

« Ce dépouillement a probablement été provoqué par l'apparition du fleuret électrique dont le poids et l'équilibre ne facilitent pas les actions complexes. Toutefois, d'aucuns pourraient penser que cette recherche de simplicité se fait au détriment de la rapidité et de la précision. Bien au contraire, si l'on songe que ces deux dernières exigences sont les premières à satisfaire pour réussir le geste d'escrime. En effet plus rapides à exécuter, les mouvements simples se sont imposés. Au contraire, ceux qui écartent trop la pointe de la cible adverse sont tombés en désuétude.

En conclusion, une bonne réalisation exige de la vitesse et de la précision, et ce sont ces

Cette bonne vieille escrime

exigences qui ont décidé du choix des mouvements offensifs et défensifs. »

Or, cet écrit, que parachevaient les « caractéristiques de l'entraînement moderne » a immédiatement provoqué un « contre » de M. Charley Lion, membre de la Commission technique et d'entraînement de la F.F.E.

Ce technicien répliquait, en effet, toujours dans le bulletin fédéral :

« J'ai lu avec un profond étonnement l'article des professeurs Barrabino, Fayot et Daniel Revenu. J'ai cru relever, dans le début, certaines idées dont la diffusion, à mon avis, ne peut qu'être nuisible à l'évolution de l'escrime au fleuret à laquelle je m'intéresse spécialement.

« Je m'explique :

« La moyenne d'âge de l'équipe de France est inférieure à 25 ans; elle était bien plus élevée il y a dix ans, prétendent les auteurs de l'article. Or, en 1930, aux championnats d'Europe de Liège, et en 1932, aux Jeux Olympiques de Los Angeles, les équipiers français de fleuret (sauf Cattiau) n'étaient guère plus âgés.

« Après avoir constaté que les escrimeurs

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

actuels peuvent être considérés comme sujets athlétiques, les auteurs écrivent : « L'escrime, qui, autrefois, a pu être considérée comme un agréable loisir pour aristocrates désireux de s'exercer physiquement, est maintenant pratiquée par des gens capables de se soumettre à un entraînement intense, prolongé et régulier. Bref, au dilettantisme s'est substitué une préparation méthodique de longue durée ».

« Ils parlent aussi de l'allongement de la durée des grandes compétitions.

« Or, Louis Chevillard qui fut, avant 1900, le grand virtuose du fleuret avait pour coutume, lorsqu'il préparait une grande rencontre, pour parachever sa préparation physique, de se rendre à vélo tout simplement à... Bordeaux.

« Roger Ducret, qui était certainement un dilettante n'en disputa pas moins en 1924, aux Jeux de Paris :

24 matches au fleuret.

40 matches à l'épée.

21 matches au sabre.

« Et ceci, rien qu'en épreuves individuelles.

« Cattiau, à Los Angeles, disputa :

24 matches en épreuves individuelles.

12 matches en épreuves d'équipes au fleuret.

Cette bonne vieille escrime

« Puis il tira à l'épée.

« Schmetz, à l'épée, disputa :

12 matches en épreuves d'équipes.

24 matches en épreuves individuelles.

« N'oublions pas que Gaudin qui, chaque jour, prenait une leçon de culture physique, avait tout de même dû faire un certain effort pour gagner les Jeux Olympiques, la même année, à l'épée et au fleuret.

« Il ne s'agit point là d'une stérile querelle entre anciens et modernes, mais les erreurs ainsi commises entraînent logiquement les auteurs de cet article, lorsqu'ils en arrivent à étudier la technique moderne, à commettre certaines erreurs de principe.

« Simplicité, rapidité, précision, telles seraient les caractéristiques de l'escrime moderne.

« Les mouvements qui écartent trop la pointe de la cible adverse sont tombés en désuétude », ajoutent les signataires de l'article. Là, je ne comprends guère ce qu'ils veulent dire. Qui, des maîtres d'autrefois a jamais conseillé « des mouvements qui écartent la pointe de la cible adverse »?

« Ainsi, dans les mouvements offensifs d'escrime, la pointe doit menacer constamment l'adversaire, ne s'écartant de la cible

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

que pour échapper au fer adverse, la lame passant soit sous le fer adverse, comme dans le dégagement, soit au-dessus du fer adverse, comme dans le coupé. La technique de l'escrime au fleuret consiste à exécuter, grâce à ce que l'on appelle le doigté, le plus rapidement possible ce passage de la pointe.

« Rapidité, précision ont toujours été à la base de la technique du fleuret et doivent le rester. Mais la simplicité ?

« J'admets que le poids et le mauvais équilibre du fleuret électrique ne facilitent pas les actions qualifiées dans l'article de « complexes », et que j'appelle « composées », mais je ne suis pas d'accord lorsque, constatant ce dépouillement, cette simplification, nos auteurs, qui sont ou seront des maîtres, ne la déplorent pas.

« Que penser, en effet, de la primauté des actions simples sur les actions composées ? Simplement ceci : qu'il ne faut pas confondre un jeu simple (efficacité, rapidité) avec un jeu primaire, par manque d'imagination tactique (un coup simple, mais... toujours le même) ou par manque de maturité technique. La preuve en est que lorsqu'un tireur arrive à posséder une technique excellente, il commence à pouvoir composer efficace-

Cette bonne vieille escrime

ment ce que font actuellement les cinq à six meilleurs tireurs mondiaux.

« Et puis, enfin, ne confondons pas le jeu complet avec le jeu compliqué, et une mode actuelle avec une évolution définitive. »

Cette discussion épistolaire situe le climat dans lequel évolue le sport des armes. Certes, nombreux sont les lucides, les parfaitement évolués qui savent faire la synthèse en conciliant la technique et l'athlétique. A la vérité, bien que les Français et les Italiens aient effectué les gestes et pris les décisions les plus profitables à l'évolution de l'escrime, il n'en reste pas moins vrai que la montée fulgurante des armes soviétiques, polonaises et hongroises (au fleuret et à l'épée pour ceux-ci, leur grand savoir au sabre étant de vieille date) a bouleversé les traditions et grandement perturbé les hiérarchies.

Aux palabres des juges a succédé le flash de la loupiote rouge. Le système électrique de contrôle se moque éperdument comme toute machine, du développement technique des attaques et de la rapidité des ripostes. Il enregistre la touche, un point, c'est tout.

Puisqu'une « flèche » allume aussi bien qu'une attaque composée, vive la « flèche » !

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

C'est ainsi, d'ailleurs, que le Polonais Egon Franke a terminé son assaut contre J.-C. Magnan et pris le titre olympique sur un coup dont le président Bontemps dit qu'il est ... déshonorant.

En tout cas, il est une vérité première qui tient dans le sérieux de la préparation athlétique des escrimeurs de compétition.

En se gardant bien de prétendre que les grands anciens préparaient leurs assauts au Café du Commerce, il faut bien constater qu'à l'heure actuelle un tireur en condition physique précaire n'a aucune chance, quel que soit son savoir technique, de sortir indemne d'une compétition de haut niveau international.

Une bonne préparation qui fortifie les jambes et aère largement les poumons, aiguise aussi bien la « vista » qu'elle allège et assure la main.

En tout cas, puisque les Français, comme les Italiens, ont désormais à faire avec des adversaires préparés à la manière des athlètes, il importe pour eux, s'ils veulent rester dans la course, de sacrifier aux impératifs de l'heure.

A eux qui disposent d'un enseignement majeur dispensé par des maîtres de grande

Cette bonne vieille escrime

réputation, d'en tirer le maximum de profits techniques.

L'art d'agrément qu'était l'escrime à la fin du siècle dernier est aujourd'hui, en 1965, un sport majeur qui intéresse soixante-trois nations, contre vingt-cinq seulement en 1946.

« L'arme blanche », qui tend à disparaître en tant qu'argument guerrier, prolifère dans toutes les salles du monde. Elle alerte notamment quelque 75.000 pratiquants en URSS, le pays qui a lancé le premier vaisseau spatial.

Ce qui pouvait paraître désuet au milieu de la formidable effervescence des sports d'équipe tels que le football, le basket-ball, le rugby et le hand-ball, s'est développé avec une étonnante vigueur dans tous les coins du monde, grâce à l'apport technique des écoles française, italienne et hongroise.

Aussi bien, l'escrime comprise dans les premières ébauches du mouvement olympique continue-t-elle à participer gaillardement à son évolution.

Elle est même, selon Roger Duchaussoy, « la gardienne fidèle de la tradition olympique en ce sens qu'elle a toujours échappé au professionnalisme et à ses conséquences commerciales et publicitaires ».

On voulait désarmer l'armée

« Après la guerre de 1914-1918 (1), les survivants se regroupèrent sous la haute autorité du marquis de Chasseloup-Laubat et d'André Maginot, ministre de la Guerre, si bien qu'en 1924 toutes les salles d'armes et sociétés d'escrime de France et des colonies étaient de nouveau affiliées, y compris la Société militaire d'escrime, demeurée jusqu'alors indépendante.

« C'est à cette époque que le sport des armes a connu un développement qui n'a cessé de se poursuivre, le nombre des adeptes civils faisant plus que compenser les effectifs perdus à la suite de la disparition des salles d'armes régimentaires. »

Or, voilà qu'en 1952, alors que tous les

(1) *L'Escrime*, par Roger Duchaussoy.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

pays du monde préparaient les J. O. d'Hel-sinki qui allaient entrer dans l'histoire comme les plus purs organisés depuis 1912, le commandant Bontemps, président de la F.F.E. apprit que M. René Pleven allait faire adopter, par le Conseil des Ministres, un décret tendant à la suppression des sports équestres et de l'escrime dans l'armée.

« Comment, désarmer l'armée? Mais c'est pure folie! » s'exclama le président.

Et le voilà parti vers la rue Saint-Dominique.

Allait-il provoquer en duel le ministre de la Guerre du moment après avoir louangé celui qui, près de trente ans plus tôt, avait participé de toute son autorité au regroupement des forces vives de l'escrime?

Au ministère, l'impétueux commandant, que ses soixante-dix ans n'empêchaient pas de brandir fermement sa rapière, tomba sur le général Ganeval.

« Alors, mon général, on nous supprime l'escrime dans l'armée?

— Tiens, président, comment le savez-vous?

— Ignoreriez-vous que dans ce ministère que je fréquentais déjà en 1912, il y a ce qu'on appelle... la salle des échos? »

On voulait désarmer l'armée

Un tel propos eût sans doute paralysé de stupeur le responsable du 2^e Bureau. Il amusa prodigieusement le général.

A la vérité, le commandant Bontemps avait été informé — encore une fuite! — par l'un de ses escrimeurs, « bien placé » rue Saint-Dominique.

Mais où était le décret?

« Sur le bureau du père Auriol », dit quelqu'un.

A peine le pont de la Concorde à traverser pour aller de la Guerre à l'Élysée! Mais la Seine, le président l'aurait franchie à la nage. Et sabre au clair, de surcroît.

A la présidence de la République, le commandant Bontemps était un peu chez lui. N'était-il pas, que diable, le patron des petits Auriol, les fils de Jacqueline, tous deux escrimeurs au Cercle militaire?

Mais, à propos, qu'allait devenir la salle d'armes dudit Cercle?

Décidément, ce décret avait un goût amer de catastrophe.

« Vous allez me sabrer tout ça! » aurait voulu dire le commandant.

Mais peut-on s'exprimer ainsi devant le Chef de l'État?

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

M. Bontemps fut tout de même écouté. Et entendu, puisqu'il ne fut plus question, par la suite, du fameux décret.

Or, un peu plus tard, à Helsinki, Christian d'Oriola enlevait la première médaille d'or pour la France à la pointe de son fleuret. Et Pierre Jonquères d'Oriola s'octroyait la dernière en montant un cheval de... l'armée !

Il eût été alors parfaitement ridicule de rayer des cadres, et le cheval et le fleuret.

A son retour de Finlande, le président s'en fut trouver M. René Pléven. La conversation, bien entendu, roula sur l'escrime.

En quittant le ministre, M. Bontemps tint à placer une dernière attaque :

« Et n'oubliez pas, M. le Ministre, que vos supporteurs politiques, à Saint-Brieuc, sont des escrimeurs... »

Il eût sans doute dit la même chose à un ministre nordiste ou méridional ! Quel risque aurait-il couru ? Ne pratique-t-on pas aussi bien l'escrime à Lille, à Bordeaux, à Lyon, à Nice, à Perpignan, aux Andelys et à Belfort qu'à Saint-Brieuc ?

En tout cas, M. Bontemps n'avait pas fait en vain la navette entre la rue Saint Dominique et le faubourg Saint-Honoré. Il devait d'ailleurs revenir à l'Élysée à l'occasion de la

On voulait désarmer l'armée

réception organisée à l'intention de tous les représentants français aux Jeux d'Helsinki.

Et comme M. Vincent Auriol lui demandait comment il avait fait pour rapporter quatre médailles de Finlande, le président de la F.F.E. répondit en riant :

« Moi, monsieur le Président, je n'ai pas de Parlement ! »

Il ne faudrait tout de même pas considérer le plus vieux président français de fédération comme un anti-parlementaire. En fait, rares sont les hommes politiques plus habiles que lui dans l'art de... parlementer.

A tous ceux qui paraissent s'étonner de l'intérêt que portent à l'escrime des gens qu'on ne saurait classer, à première vue, parmi les sportifs, M. Bontemps aime à répondre par ce mot de Georges Clemenceau :

« Pourquoi je fais de l'escrime ? Mais parce que cela me donne un esprit de répartie inouï. Ainsi, je ne suis jamais pris au dépourvu, à la tribune. »

Le grand monsieur de l'escrime

L'histoire de l'escrime sportive a gravité durant un temps assez long, autour de quatre noms prestigieux : Nedo Nadi, Lucien Gaudin, Aldo Nadi et Roger Ducret. Ils figurent bien entendu tous les quatre au palmarès olympique de 1920 à 1928.

Que les anciens continuent à accorder la primauté à ce quatuor, ne saurait soulever la contradiction. La classe de ces escrimeurs était telle, en effet, que sa résonance résistera à l'oubli au travers de plusieurs générations. En tout cas, leur réputation est parfaitement intacte alors que trois d'entre eux sont morts.

Pourtant, Christian d'Oriola a inscrit son nom en lettres d'or sur la liste des grands.

Le journaliste Roger Ducret, l'un des très rares vainqueurs de Nedo Nadi, a écrit de

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Lucien Gaudin, qu'il était « le plus étincelant escrimeur du monde et probablement du siècle ». Mais le Catalan est venu ensuite et les anciens comme les modernes s'accordent à dire qu'il est « le phénomène de l'escrime ».

Christian d'Oriola n'avait que dix-huit ans quand il a remporté son premier titre mondial; il en avait dix-neuf aux J. O. de Londres où il s'octroya la médaille d'or par équipes et la médaille d'argent à titre individuel. Or, Lucien Gaudin était âgé de quarante-deux ans quand il réussit le doublé fleuret-épée, aux J. O. d'Amsterdam, en 1928.

Si l'aspect « phénomène » du Catalan s'est ainsi dégagé, le terme « étincelant » qu'a employé Roger Ducret pour situer Gaudin surprend par ce qu'il contient de brièveté. Car si Lucien Gaudin dominait encore le monde des armes en 1928, alors qu'il était né en 1886, il était déjà escrimeur de grand talent dix ans plus tôt, à la sortie de la guerre. La preuve en est que sans un accident dont il fut victime aux J. O. d'Anvers, en 1920, il eût pu contester à Nedo Nadi sa victoire au fleuret comme Armand Massard, aujourd'hui président du Comité

Le grand monsieur de l'escrime

Olympique Français, lui contesta, et lui ravit le titre à l'épée.

L'époque était celle ainsi décrite par Roger Duchaussoy :

« Gaudin, Ducret, Massard, les Nadi... Ces hommes qui avaient vécu et la grande époque des bretteurs et les débuts tâtonnants de l'escrime de compétition, possédaient une expérience unique à laquelle ne purent forcément atteindre leurs successeurs. Ils étaient d'un temps où l'on pensait exclusivement aux armes, où celles-ci étaient l'objet d'un culte exclusif et d'une étude acharnée. Leurs héritiers, dont les qualités ne sont pas en cause, sont entrés de plain-pied dans un sport régulier, dans un exercice de spécialistes.

« Alors que les champions du début du siècle avaient dû s'adapter à toutes sortes de formules, envisager mille occasions différentes — duel inclus — de tirer, nos escrimeurs d'aujourd'hui abordent des compétitions dont la formule éprouvée ne laisse plus guère de place à l'imprévu. Ils sont moins contraints de réfléchir à leur sport; ils n'ont pas payé aussi cher leur expérience et, au surplus, l'existence actuelle au rythme tellement plus rapide, ne leur en laisse pas le loisir. »

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Le temps, l'époque de Gaudin. Les années ont passé et ce nom occupe toujours le sommet où les modernes ont également installé d'Oriola. Mais des années passeront encore qui embelliront sans doute en légende les faits et gestes de celui qui était, dans les années 20, « le magicien ».

En tout cas, restera longtemps, très longtemps, le souvenir de la grande nuit du 30 janvier 1922.

Aux jeux d'Anvers, Lucien Gaudin, qui venait de remporter dans le tournoi par équipes une série d'impressionnantes victoires, reçut d'un tireur américain un coup de pied qui lui écrasa l'orteil. En d'autres lieux, une telle impertinence eût motivé un duel. Surmontant sa douleur, le Français se contenta de battre son trop impulsif adversaire à plates coutures.

Mais alors que le Dr Charles Guérin le soignait, Lucien Gaudin dut se rechausser en hâte afin d'entamer le match France-Italie qui, en vertu des traditions, devait décider de l'attribution des médailles d'or et d'argent.

Or, Gaudin « hérita » d'emblée d'Aldo Nadi, le frère cadet du grand Nedo Nadi qui, au cours de ces Jeux, allait se parer de

Le grand monsieur de l'escrime

cinq médailles d'or, dont deux individuelles au fleuret et au sabre, et trois par équipes : fleuret, épée et sabre.

Rivé au sol par la douleur, ne pouvant ni attaquer, ni rompre, Gaudin fut battu d'une touche : trois à deux.

Pourtant, le courageux leader de l'équipe française livra ses autres assauts et les... gagna.

Mais on allait parler longtemps de cette fameuse rencontre. Les uns assuraient que Nadi avait gagné régulièrement; les autres soutenaient mordicus que, sans son accident, Gaudin l'eût emporté par trois touches à zéro.

Les esprits s'échauffèrent; la presse se partagea en gaudinistes et en anti-gaudinistes.

Tant et si bien qu'un jour Aldo Nadi défia Gaudin.

Un tel défi relançait fort à propos les grandes querelles d'antan qui avaient opposé le maître Louis Mérignac au Chevalier Pini et celui-ci un peu plus tard à Kirchoffer.

Il serait difficile, aujourd'hui, de trouver l'équivalent d'un tel « événement ». Peut-être un Jazy-Snell sur 3 000 mètres, un Anquetil-Altig sur 100 kilomètres contre la montre,

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

un Calmat-Schnelldorfer en libres sur la glace? Et encore l'ambiance ne serait-elle pas la même.

Aldo Nadi allait passer professionnel. Il voulait quitter le monde des amateurs sur un coup d'éclat, dépasser le palmarès, bousculer l'idole.

Lucien Gaudin, fils d'un capitaine de génie d'Amiens, banquier, amateur cent pour cent et sûr de sa valeur, tenait à profiter de l'occasion qui lui était offerte pour effacer une défaite qu'il savait ne relever que de la malchance.

Quinze jours avant le match, la presse, d'un côté et de l'autre des Alpes, était en effervescence. A Paris, on faisait jouer toutes les influences, on usait de toutes les astuces pour obtenir un billet d'entrée au Cirque de Paris, situé dans le quartier de l'École Militaire, en retrait de l'avenue de La Motte-Picquet.

L'assaut du siècle

Aldo Nadi avait alors vingt-quatre ans, Lucien Gaudin trente-six.

Nadi, d'allure très latine, grand et sec, le masque volontaire, contrastant avec Lucien Gaudin aux cheveux clairs plaqués sur le crâne, de taille moyenne, le visage rond, aussi calme que l'Italien était nerveux.

Il avait été décidé que l'assaut se ferait en vingt touches, que les deux adversaires porteraient la veste blanche obligatoire, non empesée, et que, à la demande de Nadi, le jury serait présidé par un publiciste lyonnais, Georges Trombert, homme intègre, ferme et de décision rapide.

L'un des deux assesseurs italiens, le Chevalier Pini, était celui-là même qui, longtemps avant, avait défié l'imbattable Louis Mérignac et... n'avait pas pu le battre. Et

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Louis Mérignac était, avec son fils Lucien, ex-champion olympique, le professeur de Lucien Gaudin.

L'affaire prenait d'autant plus d'importance pour le futur professionnel Aldo Nadi que Lucien Gaudin garantissait une bourse de 50.000 francs — le prix d'une belle maison de rapport, à l'époque — dont 80 % devaient aller au vainqueur et 20 % au battu. Au préalable, Gaudin avait tenu à préciser qu'il remettrait sa part à la Fédération Nationale d'Escrime, qui en disposerait de telle sorte que sa qualité d'amateur ne puisse être contestée par la suite.

Cette précaution allait garantir au Français l'accès aux J. O. d'Amsterdam et lui permettre ainsi d'arracher aux Italiens deux médailles d'or : au fleuret et à l'épée !

La réunion était présidée par le ministre de la guerre, André Maginot, et parmi l'assistance en habit et en robe de soirée, on notait la présence du maréchal Foch, du marquis de Chasseloup-Laubat, de MM. Armand Massard, Henry Paté, du grand champion Georges Carpentier, des maîtres Louis et Lucien Mérignac, etc. En un mot, le Tout-Paris des grands événements était là.

Un capitaine, venu de Metz à ses frais,

n'avait pu obtenir qu'une place de balcon. Vingt-quatre ans plus tard, il allait être élu président de la Fédération Française d'Escrime. C'était le futur commandant Bontemps.

Un chroniqueur de l'époque a situé ainsi l'événement :

« J'allais au Cirque, hier soir, assez soucieux de voir si le grand succès récompenserait les organisateurs, si parfaitement désintéressés, d'une entreprise qui n'allait pas sans risques sérieux.

« Or, ce fut tout simplement triomphal. J'avais déjà vu dans cette arène, et dans d'autres en tous pays, des salles magnifiques composées de toute l'élite sportive, mondaine et intellectuelle. Je crois que je ne vis rien de plus étincelant. C'est l'honneur de Paris de pouvoir, en de telles soirées, manifester son éclat, et tout ce qui fait, de par le monde, son inégalable prestige.

« ...Ce n'était pas d'un assaut qu'il s'agissait mais d'un vrai combat, réglé sportivement, jugé sportivement, et qui devait permettre au monde des armes de résoudre ce que certains voulaient voir comme un problème sportif. »

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Aldo Nadi qui s'était longtemps paré de son succès à Anvers sur un Lucien Gaudin à demi paralysé par la douleur, ne se doutait certainement pas de ce qui l'attendait.

Il s'en doutait moins encore lorsqu'il poussa son cri de victoire en obtenant la première touche. Mais lorsque Gaudin mena 3-2 puis... 7-2, le présomptueux Italien commença à s'énerver. Au repos le Français avait l'avantage, 10-6.

Le reste se déroula dans le délire : 13-7 puis 18-10, et enfin, le triomphe : 20-11 !

Pour Nadi, c'était plus qu'une défaite : c'était une déroute, une catastrophe.

Le lendemain, alors que tout Paris parlait du « héros national », le président du jury, Georges Trombert, déclarait :

« Jamais personne encore n'a fait « si fort » au fleuret contre Gaudin, mais c'était le combat d'une épée contre un fleuret. Car Aldo Nadi a fait de l'épée.

« A l'épée, d'ailleurs, Gaudin aurait gagné par 20 à 3 ou 4.

« ...J'estime que Nadi a fait très savamment un jeu d'annulation systématique. Quant à Gaudin, il est certainement le plus fort escrimeur qu'on ait jamais vu et qu'il y aura probablement jamais. »

L'assaut du siècle

Mais tandis que le caissier de l'organisation faisait ses comptes et les arrêta à une recette approchant les 75 000 francs, Aldo Nadi quittait Paris en refusant de confier ses impressions aux chroniqueurs français. Il bouillait de rage.

Le surlendemain, les Italiens pouvaient lire, dans la « *Gazzetta dello Sport* », les explosives déclarations de leur champion. Et notamment ceci :

« Bravo Trombert ! L'escrime française te doit une fière chandelle ! Tu lui as rendu un grand service ! Si ton patriotisme l'a emporté sur ta sportivité, je ne peux pas t'en faire un grief car tu as obtenu un superbe résultat : tu as « bouffé » mes deux juges avec l'astuce, la force et l'énergie.

« C'est toi qui as gagné la bataille, et non Gaudin ! »

Nadi n'avait même pas su perdre ! Il alla jusqu'à s'en prendre au Chevalier Pini auquel il ne devait pourtant que respect et reconnaissance. Quant aux deux assesseurs français, ce fut tout juste s'il ne les traita pas de voleurs !

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Les imprécations de son ombrageux adversaire, présentées dans le journal sous la forme d'un envoi de Nadi, ne troublèrent pas Gaudin.

« Cette lettre m'a simplement fait sourire », déclara-t-il.

Ses préoccupations étaient, pour l'instant, d'un autre ordre. En effet, en retournant au vestiaire, après l'assaut, il s'était aperçu qu'un voleur avait vidé les poches de son habit. Le portefeuille avait disparu avec l'importante somme d'argent qu'il contenait. Il manquait également une montre et une gilette en or, un étui à cigarettes portant des initiales de platine, et une médaille de grande valeur.

Or, alors que Gaudin tempêtait, Madame Gaudin était avisée par un employé des PTT qu'un paquet avait été déposé dans la boîte aux lettres du bureau postal du boulevard Malesherbes. Ce mystérieux paquet contenait les objets volés à l'escrimeur à l'exception de ... l'argent et des initiales de platine !

Le petit côté cocardier l'avait sans doute emporté sur l'esprit de lucre du voleur.

Un certain Christian d'Oriola

Le 28 mai 1947, le regretté René Bougnol, l'une des plus fines lames du monde, confiait à Armand Lafitte, envoyé spécial de « l'Équipe » à Lisbonne où allaient avoir lieu les Championnats du monde d'escrime :

« Nous ne gagnerons pas au fleuret, cette fois. Notre équipe manque par trop d'expérience et je pense que nous serons devancés par nos éternels rivaux, les Italiens, et par les Belges qui vont présenter un quatuor redoutable.

« Nous ferons évidemment de notre mieux et nous penserons aux J. O. de Londres. A ce propos, je suis heureux qu'un jeune comme d'Oriola vive dans cette ambiance; cela lui sera très utile pour 1948.

« ...Certes, d'Oriola, dans un très bon jour, peut créer une surprise sensationnelle, mais n'y comptons pas trop. »

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Le 30 mai, « l'Équipe » titrait :

« La France écrase le Portugal et se qualifie en demi-finale du fleuret — 16-0, et 80 touches à 20 — avec un d'Oriola étincelant ».

Et le 31 mai :

« La France championne du monde au fleuret devant l'Italie, la Belgique et l'Égypte. »

Le 1^{er} juin, sensation :

« Nouvelle victoire française à Lisbonne : Sans essuyer une seule défaite, d'Oriola, 18 ans, est champion du monde au fleuret. Il avait été, avec Rommel, l'artisan du succès de l'équipe de France après un match mouvementé contre les Italiens ».

L'article de l'employé spécial débutait ainsi :

« Le Catalan d'Oriola, récent vainqueur universitaire, âgé seulement de 18 ans, est champion du monde individuel au fleuret. La maîtrise dont avait fait preuve le jeune escrimeur français au cours du tournoi par équipes s'est affirmée de façon éclatante. On craignait pour nos hommes les combinaisons qui fleurissent habituellement dans toutes les épreuves par poules. On le craignait d'autant plus qu'après les éliminatoires, trois Français seulement, d'Oriola, Buhan et Bonin

Un certain Christian d'Oriola

étaient qualifiés pour la poule finale contre cinq Italiens : E. Mangiarotti, les frères Nostini, Ragno et Di Rosa.

« Mais comment combiner lorsqu'un talent comme celui du Catalan d'Oriola s'épanouit au point de ne laisser aucune chance à ses adversaires? Intelligent, avisé, adoptant en chaque cas une tactique appropriée, d'Oriola gagnait match après match, ne concédant pas la moindre défaite. Le succès était complet, sans appel. Les Italiens eux-mêmes se sont inclinés devant la supériorité du triomphateur.

« A 18 ans, notre d'Oriola est deux fois champion du monde ! »

Le bilan s'établissait ainsi :

1. D'Oriola, 7 victoires sur 7 assauts; 2. Di Rosa, 6 victoires; 3. E. Mangiarotti, 5 victoires; 4. Nostini, 4 victoires; 5. Buhan, 3 victoires, etc.

Dans le tournoi par équipes, le décompte des victoires des Français en finale était le suivant :

D'Oriola, 4; Bougnol, 3; Rommel, 2; Bonin, 1.

Du coup, les manchettes surgissaient un peu partout, célébrant « le nouveau Lucien Gaudin ».

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Christian d'Oriola, mené 1-3 par le championissimo Eduardo Mangiarotti, avait placé quatre touches d'affilée pour gagner 5-3 ! De l'audace, certes, mais aussi, et surtout, du grand art.

Et Roger Ducret, champion olympique 1924 au fleuret, s'écriait :

« D'Oriola n'est pas encore Gaudin. Mais c'est d'Oriola ce qui, un jour, peut être mieux encore ! »

Ainsi, un étudiant en philosophie à l'air espiègle bondissait sans crier gare dans l'histoire de l'escrime, bousculant au passage tous les grands du moment, et se moquant des traditions comme de sa dernière composition de maths.

Il s'était imposé avec une telle brusquerie, un tel dédain des formules de présentation, qu'il se dépassait lui-même. En effet, on le célébrait à Lisbonne et son nom faisait crépiter les télétypes de toutes les agences internationales alors qu'il n'avait même pas pris le temps de se faire connaître à Perpignan. Quiconque, dans la chaude cité du mimosa, de la cargolade et de la sardane, vous eût

Un certain Christian d'Oriola

parlé du trois-quart aile gauche de l'équipe junior de l'U.S.A.P. Mais de ce sabreur, qui était en fait fleurettiste, personne ne savait rien.

Et pourtant, il n'était pas de Catalan plus pur, de Perpignanais de plus vieille souche que ce collégien dont un garçon de café disait au reporter qui l'interrogeait :

« Moi, vous savez, je ne le connais pas. Mais ce doit être ce « nin » qui s'est battu à coups de sabre avec des Italiens... »

La vedette sportive appartenait alors à un certain Puig Aubert dont le coup de botte quasi miraculeux faisait des ravages sur les terrains de rugby. Un escrimeur ne pouvait que perturber les bonnes habitudes et taquiner les traditions. Pourtant le phénomène venait de s'exprimer en parfait enfant du Roussillon : indépendant, frondeur, un brin révolutionnaire, amoureux du panache et finalement réaliste.

Mais qui était-il ?

« D'Oriola est d'abord un jeune homme bien élevé, disait le proviseur du lycée Arago, M. Rey. Il ne nous a jamais donné l'occasion de le sermonner et c'est là, il faut bien le dire, une certaine forme d'exception. Certes, il pourrait travailler davantage et

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

devenir un fort en philo. Pour le moment, c'est un fort en escrime. Je m'en réjouis, bien que... nous n'y soyons pour rien. »

Quant au professeur de gymnastique, M. Marrot, il assurait :

« D'Oriola a montré de très bonne heure des aptitudes exceptionnelles. Il s'est intéressé à toutes les activités sportives et s'est distingué partout, aussi bien en basket qu'en volley, qu'en rugby et qu'aux agrès. Naturellement doué, enthousiaste et vif argent, il ne pouvait, en se spécialisant, que devenir un champion. Ses réflexes, notamment, sont étonnants et cela le sert grandement dans la pratique de l'escrime. »

Mais si l'élève Christian d'Oriola s'était distingué dans la chapelle désaffectée, et transformée en gymnase, du lycée Arago, c'est tout de même dans sa propre maison qu'il avait appris l'escrime.

Certes, tous ceux, et Dieu sait s'ils sont nombreux, qui sont nés dans une rue, un boulevard, une avenue ou sur une place de la République, ne sauraient automatiquement faire carrière dans les institutions républicaines, pas plus que le natif d'un cours Napoléon n'est prédestiné à coiffer la couronne impériale ou le petit chapeau.

Un certain Christian d'Oriola

Il est tout de même curieux de constater que d'Oriola est venu au monde en bordure de la place d'Armes et que sa prime enfance s'est intéressée au cliquetis familial, et en partie familial, des fleurets et des épées.

Aussi bien, avait-il à peine dix ans quand son père, M. Henri d'Oriola, s'est évertué à l'initier. La suite est venue tout naturellement. Christian n'ayant que quelques marches d'escalier à dévaler pour accéder à la salle de la Société d'escrime du Roussillon installée dans le « patio » même de la maison des d'Oriola, s'est mis à tirer au plastron comme d'autres, à son âge, jouent aux billes ou à la balle au mur.

C'est le maître Bourret, avant que le maître Helmer le prenne en main, qui a inculqué l'essentiel à l'élève : la mise en garde, la fente, le marcher et le rompre, le sens de la ligne. Il l'a instruit sur les lignes : sur celles, les hautes, qui sont sur la main du tireur, quarte et sixte, comme sur celles, les basses, septime et octave. Et encore sur les parades simples : prime, seconde, tierce, quarte, quinte, sixte, septime et octave. Sur les composées, enfin, et sur la riposte.

« Physiologiquement, Christian n'était pas très avancé, disait plus tard son père. Pour-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

tant, il a montré, dès ses débuts, une étonnante disposition pour l'escrime. Songez qu'il a failli être champion du Languedoc dès l'âge de quatorze ans et demi ! »

Avant que Christian devienne champion du monde, M. Henri d'Oriola avait montré une photographie de son fils, en action, à M. Lachèvre, ancien maître d'armes à la Cour de Roumanie. Et le vieil homme d'armes, subitement rajeuni, s'était écrié :

« Extraordinaire ! Ce petit, mais c'est exactement Lucien Mérignac ! »

Or, le Mérignac en question n'était autre que le champion du monde du début du siècle. Le premier médaillé d'or, également, des armes internationales.

Comme souffle la tramontane

Il importait que Christian d'Oriola confirmât sa fulgurante ascension au faîte de l'escrime mondiale. Aux J. O. de Londres, en 1948, il mettait sa jeunesse, sa fougue et son déjà solide savoir technique au service de l'équipe de France et participait allégrement à la conquête de la médaille d'or. Mais, dans l'individuelle, il s'inclinait devant le Bordelais Jehan Buhan, un escrimeur complet, aussi expert dans la pratique du fleuret conventionnel que dans celle de l'arme de combat qu'est l'épée.

On ne saurait parler de surprise : Buhan était un fleurettiste sûr dont le jeu raisonné, solidement appuyé sur une préparation physique bien comprise, était susceptible de lui faire éviter les pires embûches. Il était le tireur de transition, entre les grands de

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

l'avant-guerre et la génération montante figurée par d'Oriola.

C'est lui, qui, plus tard, s'insurgeant contre certaines remarques exprimées dans la presse au cours des J. O. de Tokyo, écrivait :

« Il semblerait que l'escrime fût devenue athlétique ce qui signifie, je pense, qu'elle ne l'était pas jusqu'alors. C'est là une erreur totale. Tous les champions que j'ai connus se sont, pour arriver au premier plan, toujours entraînés physiquement, aussi ardemment et consciencieusement que nos champions d'aujourd'hui; mais ils le faisaient d'eux-mêmes, anonymement si je puis dire, sans trompette d'une part et sans avoir recours, non plus, aux poids et haltères. Si on leur mâchait moins la besogne, ils donnaient davantage d'eux-mêmes, et c'est peut-être là le secret de leurs réussites.

« Qu'on ignore la préparation d'attaque, c'est là un tort; que la tête n'ait plus le temps de fonctionner parce que les jambes vont plus vite qu'elle, n'est-ce pas plutôt parce qu'on néglige trop la tête qui, de toute façon, commande les réflexes? On oublie qu'une bonne escrime est faite à la fois de bonnes jambes et d'un bon cerveau, et qu'on

Comme souffle la tramontane

ne peut négliger ce dernier sans porter tort à l'ensemble.

« Enfin, que la meilleure « main » du monde ne puisse plus rien maintenant, cela n'a rien d'étonnant, car il n'y a plus de « main », puisqu'on ne la travaille plus autant. Je pense que si vous aviez vu tirer les Nadi, Puliti, Marzi, Bocchino, Nostini ou Di Rosa, vous vous diriez que « la bonne préparation », comme la « juvénile ardeur », ne sont pas d'aujourd'hui; nos adversaires transalpins étaient inégalables sur ce plan. Ce n'est que par leur bonne « main » que les Français ont pu leur résister. »

Donc, Christian d'Oriola était rentré à Perpignan avec deux médailles : une d'or et une d'argent.

La récolte olympique avait été bonne. Quelques jours plus tard, la vendange l'était aussi, dans les vignobles gardois des d'Oriola.

L'année suivante, le jeune Catalan revenait du Caire avec un nouveau titre mondial en poche, mais une étrange maladie dont les premiers symptômes s'étaient fait sentir en juin 1949, allait le stopper jusqu'au mois de septembre 1951.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

En 1951, pour la première fois, les Jeux Méditerranéens servaient de prélude, en Europe, aux Jeux Olympiques. Pour les escrimeurs, l'affaire était d'importance étant donné que se trouvaient opposées une nouvelle fois, à Alexandrie, les deux plus fortes équipes du monde : la France et l'Italie, les Égyptiens, chez eux, étant considérés comme des contradicteurs valables.

Christian d'Oriola, dont l'état de santé s'était amélioré, allait en Égypte non pas, précisément, pour tâter les plastrons adverses et moins encore pour ajouter un nouveau titre à son déjà brillant palmarès, mais pour se rendre compte où il en était vraiment après un trop long éloignement des compétitions.

Prudent, il entra sur la pointe des pieds dans le tournoi par équipes, et il en sortit avec deux kilos de moins et l'étonnement du candidat reçu au baccalauréat après avoir préparé son examen en ... jouant à la belote. Quant vint le moment de s'expliquer individuellement, il n'était pas encore revenu à la réalité. C'est sans doute pourquoi il folâtra au cours des premiers tours pour ne se battre vraiment que lorsque sa position au classement l'y obligea.

Comme souffle la tramontane

Et d'Oriola quitta l'Égypte en compagnie de son grand ami, le tant regretté René Bougnol, avec une nouvelle médaille d'or dans sa valise.

D'ailleurs, dans ce nouveau face à face franco-italien, les Français avaient tout pris.

Il ne fallut pas longtemps à l'impétueux Christian pour s'apercevoir, après son retour en France, qu'il était guéri. A Alexandrie, il n'avait suivi aucun régime et il s'était livré à fond dans le combat mené contre Eduardo Mangiarotti et les siens.

Somme toute, il réalisait que tout s'était bien passé, qu'il n'avait plus aucune raison de cultiver le pessimisme et qu'il n'était pas devenu aussi maladroit qu'il le redoutait, dans les jeux complexes du fleuret. Il lui restait à retrouver la forme et le punch.

Pour ce faire, il entreprit des séances de footing sur le parcours de moto-cross, au Polygone. Mais comme cet exercice d'entretien manquait de variantes, il l'abandonna avant qu'il ne devînt habitude. Ainsi, Christian tournait le dos aux principes de base de la préparation athlétique et préférait se

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

soumettre au seul régime de la leçon, celui de son enfance, à raison de quatre séances de vingt minutes par semaine.

Lucien Gaudin, lui, se rendait tous les jours à la salle de l'Automobile Club de France, place de la Concorde. Il travaillait beaucoup, se déplaçait sans arrêt. Il s'était mis en tête de développer l'escrime dans le monde ouvrier et il parcourait la banlieue parisienne, son sac accroché à l'épaule, pour apporter partout la bonne parole et prêcher l'exemple.

Voilà pourquoi il est si difficile de comparer le « magicien » et le « phénomène ». Deux points communs les ont pourtant rapprochés : ils avaient tous les deux de la classe, beaucoup de classe, et ils étaient gauchers.

Le curieux, dans l'évolution de Christian d'Oriola tient dans cette constatation du masseur Marcel Thémar, à l'occasion des J. O. d'Helsinki.

« Christian est absolument métamorphosé au point de vue musculaire. A Londres, en 1948, c'était un vrai môme; maintenant, c'est un athlète. »

Pourtant le Catalan répugnait à courir dans la campagne pour cultiver son souffle,

Comme souffle la tramontane

comme il répugnait à soulever des poids pour fortifier ses assises. A croire que la nature, toujours généreuse à son égard, travaillait pour lui!

Les Jeux d'Helsinki, en 1952, permettaient aux initiés de découvrir un nouveau d'Oriola.

Quatre ans plus tôt, à Londres, il avait fait hurler d'indignation le terrible Di Rosa.

Avant la rencontre, le Catalan avait confié en riant au président Bontemps :

« Ce Di Rosa nous casse les pieds. Je vais vous le mettre dehors en beauté. Et pour qu'il comprenne mieux, je ne vais lui faire que des « flèches »... »

Mis k.o. par 5-0 et par cinq... « flèches », Di Rosa, furieux, quitta la piste en levant les bras au ciel :

« Ma qué! Ce n'est pas de l'escrime, ça! »

Avec le recul du temps, le commandant Bontemps, rappelant cet assaut comique mais ô combien payant pour l'équipe de France, s'exclamait :

« Ce qu'a fait Christian ce jour-là était aussi incongru que de lâcher un ... pet dans une église! »

En tout cas, le vindicatif Di Rosa n'avait

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

pas encore oublié cet affront à Helsinki, une olympiade plus tard. La preuve en fut qu'il opposa une farouche résistance au Catalan, l'obligeant à déployer tout son talent afin d'assurer la médaille d'or.

D'Oriola, qui s'était promené littéralement durant la compétition par équipes — il s'assura quatorze victoires en quatorze assauts — surprit tout le monde, amis et adversaires, par l'étendue de son merveilleux savoir au cours de l'épreuve individuelle. On le vit éclater de brio par-ci, opérer avec intelligence par-là, et même user de prudence dans les occasions délicates. Son tableau de chasse, dans la poule finale, exprime davantage sa supériorité que le plus abondant commentaire. Le voici :

Bat Buhan (France), 5-0; Lataste (F), 5-3; Bergamini (Italie), 5-1; Mangiarotti (I), 5-3; Tilly (Hongrie), 5-2; Dessouki (Egypte), 5-0; Younès (E), 5-3; Di Rosa (I), 5-3.

Au cours de la finale France-Italie, arrêtée à 8-6 en raison de l'avance prise aux touches par les Français du fait de l'énorme supériorité de d'Oriola sur ses adversaires, le Catalan avait affiché les « cartons » suivants :

Bat Nostini, 5-0; Mangiarotti, 5-0; Pellini, 5-1; Bergamini, 5-1.

Comme souffle la tramontane

C'était du travail sans bavure qui ne prêtait à aucune discussion et encore moins à la critique.

Un coup de tramontane venait subitement de purifier l'escrime mondiale et de balayer l'opposition italienne.

L'année suivante, Christian d'Oriola était sacré, pour la troisième fois, champion du monde à Bruxelles. Il récidivait en 1954 à Luxembourg avant d'aller cueillir, aux Jeux de Melbourne, en 1956, sa quatrième médaille d'or.

Le phénomène avait fait son chemin. Un champion régnait sur le monde du fleuret.

Entré d'un bond dans l'escrime, comme le chasseur de cocarde entre dans l'arène gardoise où rôde le taureau, Christian d'Oriola en est sorti avec la discrétion de l'invité qui veut échapper à l'ennui d'une réunion mondaine.

Déjà, en 1958, son comportement avait quelque peu surpris son entourage. Cela s'est passé à Philadelphie, à l'occasion des championnats du monde. Alors que d'Oriola venait de participer, une fois de plus, à la

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

victoire de l'équipe de France de fleuret, il était logique de penser qu'il allait tirer à titre individuel. Or, quand le président Bontemps arriva dans la salle où se déroulait la compétition, il ne vit pas le nom du champion olympique sur le tableau où il eût dû figurer.

En fait, le Catalan s'était installé sur les gradins.

« Alors, Christian, tu ne tires pas? s'inquiéta le commandant.

— Ben non...

— Mais pourquoi?

— Ça ne m'intéresse pas... ça ne m'intéresse plus... »

Que s'était-il passé?

Seul d'Oriola pourrait apporter la réponse.

Plus tard, à Tokyo, alors que son cousin Jonquères d'Oriola fêtait sa victoire dans le concours olympique de sauts d'obstacles, la conversation s'orienta vers le renoncement de Christian. Après tout, à trente-cinq ans, et compte tenu de sa classe, d'Oriola aurait sans doute pu, s'il avait consenti à prendre la chose au sérieux, participer à ces Jeux.

« Tu vois, Christian, tu aurais dû remettre ça, en compétition, dit Jonquères. Je sais que tu tiens une forme éclatante. Tu serais

Comme souffle la tramontane

encore là, avec moi, comme tu le fus si souvent dans les Jeux.

— Je sais; je vais souvent à la salle, à Montpellier, et je n'ai pas beaucoup perdu de mes qualités d'autrefois...

— Alors, pourquoi pas? C'est quelque chose de ressentir ce que j'éprouve en ce moment! Ça en vaut la peine, tu sais...

— Je sais, et je sais aussi que je pourrais être encore aussi fort. Mais, vois-tu, ce qui me manque parfois, c'est l'envie de gagner comme dans le passé. Alors, quand on n'a plus envie de gagner, ce n'est plus la peine d'essayer... »

Christian a renoncé par manque d'ambition. Son enthousiasme a baissé comme baisse la flamme d'une lampe quand le niveau du pétrole descend.

En quinze ans d'activité, il a tout de même remporté deux titres olympiques, quatre victoires aux Championnats du monde et deux aux Jeux Méditerranéens, à titre individuel, plus cinq places de premier dans les compétitions olympiques et mondiales par équipes, plus, encore, sept places de second.

Chapeau!

Le cas Jean-Claude Magnan

Jean-Claude Magnan, un grand garçon brun de 1,81 m qui pourrait tout aussi bien, du jour au lendemain, tenir le rôle de vedette dans un film de bravoure, est le dernier en date des Français champions du monde. Il a découvert l'escrime en 1952 à Oran, à l'occasion d'une démonstration faite par le maître Pécheux. Magnan aurait pu sacrifier au football comme la plupart des jeunes « pieds noirs » mais il eut, pour la pratique des armes, un véritable coup de foudre.

Il y a l'enfance soumise, celle qui se laisse glisser dans des courants ou qui se plie à des principes éducatifs établis par les aînés, celle qui apprend le sport comme la géographie, et les mathématiques. Mais il y a aussi des enfants curieux qui cherchent leur vérité tout seuls, qui boudent la leçon et qui esca-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

ladent le mur d'enceinte d'un stade ou collent un œil avide au défaut d'une clôture pour saisir au-delà leur brin d'inédit.

Dans une intéressante proportion, c'est de la curiosité buissonnière que sortent les plus ardentes vocations et les champions d'exception.

Certes, les écoles de sport participent à former l'esprit et le corps mais leur efficacité est plus évidente quand elles s'attachent à perfectionner l'apport purement personnel et à stimuler les instincts.

C'est son instinct qui a fait, de Magnan, un escrimeur. Car rien apparemment ne le destinait, comme Christian d'Oriola par exemple, à manier le fleuret.

Plus tard, ce natif d'Aubagne, qui a passé toute sa prime jeunesse en Algérie, allait avouer :

« Au début de ma carrière, je devais être impossible. Je ne supportais rien, ni personne; je m'emportais pour la moindre des choses, je critiquais les décisions, je m'insurgeais contre les critiques. En fait, mon évolution a commencé en 1962 et mon caractère s'est assoupli. Je pense, en faisant un retour en arrière, que la vie algérienne, avec tout ce qu'elle comportait d'aléas, de désil-

Le cas Jean-Claude Magnan

lusions et de risques, a dû être pour beaucoup dans mon comportement initial.

« En tout cas, j'ai beaucoup, beaucoup changé, et j'en suis fier. L'escrime a agi sur mon caractère comme un bain agit sur le corps. Maintenant, je me sens bien ».

Voilà assurément un élément que les éducateurs de l'escrime peuvent donner en exemple.

Ceux qui ont pris Magnan en main au début ont éprouvé beaucoup plus de mal à le dresser qu'à l'instruire. Son impétuosité était à la fois un défaut et une qualité. Il faisait plus que s'extérioriser : il explosait.

Sans doute eût-il fait un sacré mousquetaire : bon cœur et mauvais caractère. Mais les règles sportives de l'escrime s'accommodent difficilement des éclats et des sautes d'humeur des gentilshommes de la Maison du Roi. De ceux, du moins, qu'a fait vivre Alexandre Dumas.

Les hypernerveux ont de tout temps agité la longue histoire du sport des armes. Les imprécations sont encore monnaie courante et si l'on voit moins de masques et de fleurets voltiger au travers de la salle, après une décision contestable, c'est parce que, d'abord, le système électrique de contrôle

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

se moque éperdument des protestations et des protestataires et parce que, ensuite, l'abondant apport centre-européen est venu tempérer les volcaniques compétitions latines.

Pourtant, il est rare d'assister à un championnat au cours duquel il ne se passe rien en marge des assauts. Au Waseda Memorial Hall de Tokyo, chaque journée a eu sa part de discussions et l'on a vu des assauts arrêtés durant plus d'une heure à cause d'incidents d'apparence mineure qui, le plus souvent, n'ont pas pu être réglés.

Il est même arrivé que deux frères, Edgar et René Mercier, ne se sont plus parlé durant une quinzaine de jours, sinon plus, à la suite de démêlés techniques les opposant, le premier au titre de chef de l'équipe française, le second, en tant que membre influent de la Fédération internationale.

Tout de même, au travers de ces ... travers qui sont le piment de l'escrime, J.-C. Magnan apparaît comme un cas.

Le maître Jean Gaillard ne le disait-il pas après l'ultime assaut de la finale olympique au cours de laquelle Magnan eut tous les malheurs :

« Ce Magnan tranquille que vous venez de

Le cas Jean-Claude Magnan

voir tout accepter sur la piste, est assurément un cas d'espèce : il est le résultat de la victoire de l'escrime sur l'homme. »

Il y a encore plus de neuf mille licenciés en escrime dans notre pays. Ils se perdent dans la masse des quelque deux millions neuf cent mille sportifs pratiquants officiellement répertoriés. Il n'en reste pas moins vrai que ce nombre surprend. Car l'escrimeur est l'un des plus discrets parmi les gens du sport. Il est aussi, sans doute, celui qui a la notion la plus saine de l'amateurisme.

Sport de tradition, l'escrime n'en suit pas moins l'évolution générale. Elle reste attachée à des règlements que l'on pourrait considérer d'un autre âge, ceux-là mêmes auxquels obéissaient les tireurs à moustache et à large culotte du début du siècle, mais elle fait preuve, dans ses grandes sorties, d'une étonnante fraîcheur.

L'escrimeur d'aujourd'hui est un véritable athlète. C'est d'ailleurs dans la recherche de la forme athlétique optimum que tendent les processus d'entraînement.

Il n'était pas rare, au village olympique

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

de Tokyo, de voir Magnan courir sur les traces de Michel Jazy et ses compagnons se livrer à des exercices qui provoquaient la surprise des spectateurs.

Que Yves Dreyfus, l'épéiste, ait commandé un vélo à Louison Bobet pour « se faire des jambes sur les pavés du Nord », que Magnan ait emprunté à l'haltérophile Marcel Paterni certains principes de musculation, que Claude Arabo ait sacrifié à la pratique du ski en hiver et à la natation en été, prouve abondamment l'étendue des nouvelles conceptions de l'escrime.

Ce sport de salle s'est aéré, il a élargi son champ d'action.

L'escrimeur moderne arbore plus souvent le short et le survêtement qu'il ne passe le plastron de toile écrue. Il s'évade de la chapelle pour fréquenter le stade.

J.-C. Magnan est le prototype de cette évolution. S'il s'est fait une main de parfait technicien en salle, s'il a passé des centaines d'heures à prendre la leçon du maître Jean Cottard, aussi bien au Racing Club de France qu'à l'I. N. S. et ailleurs, il a sacrifié au maximum aux impératifs d'une préparation physique rationnelle.

Il est l'athlète-escrimeur.

Le cas Jean-Claude Magnan

C'est pourquoi, spéculant sur l'avenir, c'est-à-dire sur l'objectif Mexico, dès son retour de Tokyo, il a surtout pensé, non pas à perfectionner sa main, mais bien à se maintenir en condition physique, et qui plus est, en forme athlétique.

Car l'escrimeur français ne peut pas être l'habitué des salles, le tireur quotidien. Ses préoccupations sociales, ses engagements, ses horaires de travail, sa routine, s'opposent à un entraînement constant. Il doit composer, il doit couper.

Son amateurisme de fait ne lui impose qu'une discipline de principe. Ce qui ne l'empêche pas d'inclure dans son emploi du temps d'étudiant, de commerçant, d'homme d'affaires, de technicien ou d'artisan, des séquences de préparation rationnelle à la pratique de son sport.

J.-C. Magnan, en ce qui le concerne, a fait le maximum de concessions à l'escrime. C'est pourquoi, au retour de Tokyo où il venait de s'attribuer deux médailles, une d'argent à titre individuel, l'autre de bronze dans le tournoi par équipes, il n'a pas pu se permettre de renouer avec les disciplines préolympiques

« Je tourne une page, dit-il. Mon avenir

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

étant fonction de ma situation, il importe, en premier lieu, que je me préoccupe de celle-ci. Et je ne reprendrai l'entraînement que lorsque le bureau d'études que je monte avec mon frère marchera selon nos désirs. »

Et il ajoutait :

« L'escrime ne saurait être pour moi qu'un complément et non la seule raison d'être. Elle devient désormais un moyen d'entretien des contacts humains et une forme agréable d'évasion. En tout cas, il importe qu'elle sorte de mes préoccupations. »

Le paradoxal est que si la plupart de nos champions vivent en province — Magnan à Aix-en-Provence, Arabo à Nice, les frères Brodin aux Andelys, les Revenu à Melun, Bourquard à Belfort, etc., c'est à Paris que s'effectue le plus gros du travail. A l'époque où les stades s'agrandissent et où les salles s'aèrent et s'éclairent, nos champions sont encore condamnés, en province, à se préparer à l'étroit sous des plafonds bas que la vétusté écaille et dans un air confiné.

A Aix-en-Provence, Magnan se voit contraint à ferrailer avec son frère dans la

Le cas Jean-Claude Magnan

salle à manger familiale tandis que Claude Arabo, à Nice, doit se contenter d'un sous-sol de la rue Alberti pour se maintenir en condition.

Les installations régimentaires des premières années du siècle étaient certainement plus vastes que celles dont a disposé plus tard Christian d'Oriola et surtout que celles mises à la disposition des médaillés d'argent, J.-C. Magnan et Claude Arabo.

Certes, Modigliani, Utrillo, Gauguin, et plusieurs autres grands maîtres de la peinture, ont élaboré des chefs-d'œuvre dans le clair obscur de greniers montmartrois.

Mais on ne manie pas le fleuret, l'épée et le sabre de la même manière que le pinceau.

L'effort musculaire commande une aération pulmonaire permanente.

L'haltérophile Ferrari, le meilleur Français après Rigoulot, Cadine, Hostin et Duverger, a failli ruiner sa santé en s'entraînant dans une petite pièce jouxtant son salon de coiffure à Montpellier. Il est bien parvenu à battre le record du monde de l'épaulé-jeté, mais à quel prix !

Fort heureusement pour lui, pour ses coéquipiers aussi, Magnan a pu tirer profit des moyens techniques et des vastes surfaces

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

de l'I. N. S., de la parfaite organisation du stage d'Houlgate et, en ce qui le concernait particulièrement, de la chaude ambiance du Racing Club de France, rue Eblé à Paris.

Vincennes, Houlgate, le Racing, autant d'étapes instructives et bienfaitantes dont l'Aixoïis d'adoption gardera sans doute longtemps le souvenir et où il reviendra à l'occasion des futurs stages préolympiques.

Car ce n'est pas parce qu'il a tourné la page, suivant sa propre expression, que Magnan a décidé de fermer une fois pour toutes le grand livre de l'escrime, avant de le ranger dans l'armoire aux souvenirs.

La preuve en est qu'il a calculé la distance qui sépare Aix-en-Provence de Montpellier, quelque 180 kilomètres. Pourquoi Montpellier? Tout simplement parce que Christian d'Oriola y réside.

« Christian, assure le champion du monde 1964, est l'un des rares escrimeurs avec lesquels je tire avec plaisir. Il a gardé toute sa science et j'ai toujours beaucoup à apprendre de lui.

« Tirer contre ce phénomène, c'est travailler dans la joie, c'est discuter le coup, fleuret en main. S'il y a des conversations profitables, c'est bien celles-là! »

Le cas Jean-Claude Magnan

J.-C. Magnan a gardé un goût amer de la finale olympique. Opposé au Polonais Egon Franke, un outsider à vingt contre un, il s'était incliné par cinq touches à quatre après avoir terminé deux attaques au plastron de son adversaire sans que la lampe rouge de contrôle s'allumât.

« Certains, expliquait-il ensuite, ont pensé que j'avais été victime du mauvais état de mon fleuret. Or, nous possédons sans doute le meilleur matériel utilisé dans le monde. A la vérité, je dois avoir touché deux fois en coup de fouet. Neuf fois sur dix, de tels coups allument la loupiote. Le système électrique japonais n'a pas respecté la loi du nombre, voilà tout... »

A quoi tient un titre olympique !

Ainsi, Magnan n'a pas cherché d'excuses dans ce contrôle électrique contre les « fantaisies » duquel Christian d'Oriola s'était si souvent insurgé au cours de sa carrière.

Par contre, le second des J. O. de Tokyo se refuse à admettre comme probante la formule de compétition olympique. Il le dit sans ambages :

« Du fait de l'inexplicable élimination de tireurs soviétiques dans les phases qualificatives, le tableau final du tournoi olym-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

pique s'est trouvé d'un niveau beaucoup moins élevé que celui des précédents championnats du monde. Or, j'ai perdu à Tokyo alors que j'avais gagné à Dansk. Pourquoi? Sans doute parce que la formule actuelle — poule finale de quatre tireurs avec assauts en cinq touches — n'a pas de sens.

« Les cinq touches, qui paraissent très bien en poules d'une compétition par équipes, deviennent ridicules dans un tournoi individuel. Le procédé est par trop tributaire de l'élément chance. En fait, la vérité ne se dégage parfaitement que d'assauts en dix touches.

« Aussi bien, si l'on veut organiser une compétition individuelle absolument régulière dans le cadre des Jeux, faut-il opter pour les assauts en dix touches, que ce soit en finale à quatre ou par élimination directe jusqu'au bout. »

La « clandestinité » de Claude Arabo

Figurez-vous un marchand de mourron installé au Rond-Point des Champs-Élysées. Tel est Claude Arabo, à Nice. Il y est tellement seul que sa présence a un air de clandestinité.

A Tokyo, nos sabreurs n'avaient pratiquement aucune chance contre la formidable coalition hongro-soviétique. Le sabre est, par excellence, l'arme des rives danubiennes et des toundras, bien qu'il figure toujours dans les panoplies romantiques des pays latins.

Pourtant, Claude sortait second du premier brassage, avec cinq victoires, derrière le Hongrois Kovacs; second, ensuite, du deuxième tour avec six victoires, derrière le Soviétique Rakita. En seizièmes de finale, il éliminait l'Italien Chicca, 10-4 et, en huitièmes de finale, l'Allemand Wellmann, 10-6.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Il accédait ainsi à la poule finale, battait l'ex-champion du monde Rylsky, un Soviétique, 5-2, et le second Russe, Mavlikhanov, 5-2.

Battu par le Hongrois Tibor Pesza, 4-5, dans cette poule, il cédait ensuite devant le même adversaire, 2-5 pour le titre olympique.

Ainsi, pour arracher la médaille d'argent aux Soviétiques, il avait dû livrer dix-neuf assauts, et quels assauts !

A la fin du tournoi, un critique hongrois, le Dr Georges Rozgonyi, écrivait :

« Le niveau du sabre n'a certainement pas augmenté depuis les Jeux de Rome. On n'a guère vu d'actions spectaculaires, rarement des actions bien construites, des parades-ripostes, contre-ripostes, etc...

« Elles étaient remplacées par des coups doubles, des coups directs, des remises. La plupart du temps, les jugements des actions consistaient en un « simultané » ou bien le président pensait voir un « départ » de la part de l'un des tireurs.

« ...L'équipe de sabre française est en train de monter et elle est aujourd'hui un adversaire digne des meilleurs.

« ...Arabo a fait de grands progrès au

La « clandestinité » de Claude Arabo

cours des années précédentes : il est devenu plus rapide, sa technique s'est développée. »

Voilà qui, assurément, peut paraître paradoxal. Que Claude Arabo ait progressé, c'est un fait. Ses nettes victoires sur les n° 1 et 2 soviétiques l'ont prouvé. Mais comment a-t-il bien pu faire? Alors que les Hongrois, les Soviétiques et les Polonais font du sabre comme Jacques Anquetil fait du vélo, c'est-à-dire pratiquement sans arrêt, le Niçois, lui, ne consacre qu'une toute petite partie de son horaire hebdomadaire à l'entraînement.

D'abord parce qu'il est le seul sabreur provençal, ensuite parce que son travail de kinésithérapeute lui laisse très peu de loisirs, enfin parce qu'il ne dispose pas d'une installation convenable pour se préparer. Car les escrimeurs niçois n'ont qu'une... cave pour s'entraîner!

Le plus extravagant est que ce grand garçon a persévéré durant une douzaine d'années. De fleurettiste scolaire, dégrossi par le maître Tornatore, il s'est hissé jusqu'aux sommets en se classant deux fois second aux championnats du monde juniors à l'épée, en 1957 et 1958. Enfin, exploitant au maximum les leçons du maître Thirioux

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

et celles du maître Cottard, il s'est imposé dans la dure discipline du sabre.

Son palmarès... vingt-sept titres nationaux scolaires, militaires et civils, au fleuret, à l'épée et au sabre.

Claude Arabo est le type même du bon élève. On le dirait studieux s'il pouvait suivre ses cours avec plus d'assiduité. Mais à peine a-t-il terminé un championnat qu'il lui faut « décrocher ».

« Si je m'écoutais, dit-il, je m'arrêterais après les prochains championnats du monde. »

Mais Arabo ne « s'écouterà » pas.

L'appétit vient en mangeant et le Niçois a goûté au podium. Et, comme dit Alain Mimoun, « quand on a goûté à ce truc-là, on en redemande toujours ».

D'ailleurs, s'il veut s'attaquer au record de longévité de son ami et grand aîné, Jacques Lefèvre, Arabo a encore deux olympiades devant lui, sinon trois si l'infatigable Marseillais décide de tenir, et il en est capable, jusqu'à Mexico.

Qui donc a dit que l'âge fait le sabreur ?

Au demeurant, Claude Arabo, bien que parent pauvre, fait partie de la grande

La « clandestinité » de Claude Arabo

famille de l'escrime. Il sait qu'aux jours de grand conseil, on ne l'oubliera pas.

Voilà pourquoi il se tient prêt.

Les escrimeurs sont ainsi faits. Il ne s'est pas passé de jour, à Tokyo, sans que l'un d'entre eux n'ait parlé de renoncer. Mais Lefèvre disait :

« Voilà près de douze ans que nous faisons équipe. Ça devient une habitude. »

Or, rien n'est plus difficile que de tourner le dos à l'habitude.

Après un « j'en ai marre » retentissant, le plus pessimiste s'impatientait : « Alors, on y va? ».

Il s'agissait, bien entendu, d'aller à l'entraînement.

Arabo suivait.

Sorti du stage d'Houlgate avec un moral tout neuf, l'esprit aéré, le physique au beau fixe, il avait oublié le sous-sol de la rue Alberti, à Nice. L'horizon élargi, la bonne humeur ambiante et les soucis réduits à l'attente d'un courrier capricieux, le portaient à l'optimisme.

Mais, au lendemain du tournoi, son exaltation tombait comme était tombée, d'ailleurs, celle de Jean-Claude Magnan après la finale au fleuret.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Faut-il en déduire que l'escrime est faite de « crises » successives? D'alternances d'enthousiasme et de saturation?

A la vérité, ce sport d'amateurs, s'il passionne ses pratiquants, est trop exigeant pour des hommes astreints à des obligations sociales. Lucien Gaudin, en ce qui le concerne, a payé très cher son amour pour les armes. S'il tira de l'escrime ses plus grandes joies, il subit ensuite de terribles revers dans sa profession de banquier-coulissier.

Voilà sans doute pourquoi l'écart se creuse de plus en plus entre les traditions franco-italiennes et les conceptions des pays de l'Est européen. On ne saurait dire, comme certains le laissent entendre, que l'escrime, telle que la pratiquent les Soviétiques, les Hongrois et les Polonais, n'est autre chose que du professionnalisme déguisé. L'escrime ne peut, en effet, s'exprimer à l'échelon professionnel : elle ne fait pas assez recette. En fait, il y a bon nombre d'enseignants de l'escrime parmi les tireurs des pays de l'Est.

Leur avantage sur les Français, les Italiens, les Allemands, les Britanniques, les Américains, les Autrichiens, etc., est de pouvoir consacrer beaucoup plus de temps à l'entraînement et de suivre stages sur stages.

La « clandestinité » de Claude Arabo

Il ne faut pas aller chercher ailleurs les raisons qui font que l'ancien bloc majeur de l'escrime perd du terrain, olympiade après olympiade, dans sa lutte de prestige contre le bloc nouvellement formé au-delà des frontières allemandes. Si la progression technique des nouveaux venus était évidente, voilà qui prêterait à discussion. Mais ce n'est pas le cas.

S'il y a encore équilibre, c'est parce que l'évolution, de l'autre côté de la ligne de partage des idéaux politiques, ne se manifeste vraiment que dans l'intensité de la mise en condition de compétition.

Le vrai talent, la base, fait encore partie du patrimoine des maîtres.

Pourtant, la simplification des techniques risque, tôt ou tard, de jouer en faveur des évolutionnaires.

Le Dr Levene a écrit sur le tournoi olympique à l'épée :

« Les réformes apportées au règlement, justement en raison de ce qui s'était passé pour cette arme aux Jeux de Rome, ont entraîné un changement dans la pratique de cette arme par rapport aux précédentes olympiades.

« C'est ainsi que nous avons pu observer

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

un style plus énergique, plus d'attaques au lieu d'une escrime passive et surtout défensive comme l'était celle des Jeux Olympiques de 1960. Sans aucun doute l'escrime à l'épée bénéficie de ce changement qui impose au combat une limite de temps. »

Voilà, certes, une opinion très valable, qui émane d'un observateur compétent.

N'empêche que nombreux furent ceux qui, au Waseda Hall, s'élevèrent contre la trop évidente évolution de l'escrime à l'épée vers la simplicité, sinon vers la facilité. Les maîtres Jean Gaillard et Michel Dordé, qui s'étaient appliqués à répertorier les coups arrivèrent à cette conclusion arithmétique : sur cent attaques données et enregistrées, quatre-vingt-quinze avaient porté au corps et cinq seulement aux avancées.

Ainsi, l'épée, arme de combat par excellence, s'orientait vers le conventionnel du fleuret.

Ces considérations techniques, en marge de son activité, ne sauraient tout de même troubler Claude Arabo. La simplicité de sa vie d'escrimeur, son éloignement presque

La « clandestinité » de Claude Arabo

permanent des grands centres d'activité, lui tracent une ligne de conduite toute naturelle qui convient parfaitement à son tempérament.

Car Arabo n'est pas un compliqué. Il a rempli à Tokyo ce qu'il considérait être son contrat, puis il est revenu par le plus court chemin à ses occupations.

On l'a très peu fêté, et il y a certainement trouvé son compte.

Claude Arabo, tout bien pesé, appartient à ce petit groupe d'amateurs de fait qui trouvent une joie véritable à participer aux grands brassages mondiaux du sport. La médaille d'argent a valorisé son déplacement à Tokyo, mais elle ne l'a nullement troublé. En tout cas, elle ne saurait influencer ses préoccupations ni perturber ses loisirs. Ce n'est pas, en effet, parce qu'il a battu l'un des plus grands sabreurs du monde, le Soviétique Rylsky, que le Niçois va sacrifier ses dimanches de ski à Auron et ses sorties en mer avec son hors-bord, pour intensifier son entraînement.

L'escrime ne lui a pas fait gagner un client de plus, mais il ne veut pas négliger un client à cause de l'escrime.

« Si je reste valable, dit-il, je remettrai

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

la gomme en vue de Mexico. Mais si l'on vient, avant 1968, à me trouver... croulant, je m'abstiendrai avec le sourire. »

Telle qu'il conçoit la vie, Arabo n'est pas près de crouler.

Un petit arpent de terre française

Les escrimeurs français ont obtenu cinq médailles, deux d'argent et trois de bronze, à Tokyo. Ainsi a été surmonté le terrible passage à vide des Jeux de Rome.

Chacun, dans l'équipe française, a tenu parfaitement son rôle : J.-C. Magnan, Jacky Courtillat, Daniel Revenu, Pierre Rodocanachi et Christian Noël, au fleuret; Yves Dreyfus, Jack Guittet, Claude Bourquard, Jacques Brodin et Claude Brodin, à l'épée; Claude Arabo, Jacques Lefèvre, Marcel Parent, Jean-Ernest Ramez et Robert Fraisse, au sabre.

Certes, ce sont les Soviétiques, les Polonais et les Hongrois qui ont retiré le plus de marrons de la flamme olympique. On leur a longtemps enseigné, et ils ont beaucoup appris.

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

Mais quelle que soit l'évolution de l'escrime — que certains la voient athlétique, d'autres encore technique — son parler est resté français.

Car si la pratique de l'anglais a inondé les entretiens officiels du sport, si la plupart des annonces ont été faites, à Tokyo, dans la langue de Shakespeare — un tantinet déformée, certes, mais présente — c'est le français que l'on a pratiqué au Waseda Hall, occupé par le monde des armes.

L'escrime, en avançant à grands pas, n'a tout de même pas abandonné les traditions en route. M. Armand Massard a bagarré à Tokyo pour que soit maintenue au sommet la langue de Pierre de Coubertin, le rénovateur, de celui qui a écrit :

« Je demeure convaincu que le sport est un des plus puissants éléments de paix et j'ai confiance en son action future. Mais pour qu'il puisse exercer une telle action, il faut qu'il soit général, ardent, loyal et désintéressé.

« Il ne doit pas être réservé à certaines catégories sociales, plus riches ou moins occupées, mais étendu à tous et mis à la portée de tous sans exception.

Un petit arpent de terre française

« Il doit d'autre part être pratiqué avec ardeur, je dirai même avec violence. Le sport, ce n'est pas l'exercice physique bon pour tous au point de vue de l'hygiène, à condition d'être sage et modéré. Le sport est le plaisir des forts ou de ceux qui veulent le devenir physiquement et moralement. Il comporte donc la violence, l'excès, l'imprudence. Rien ne le tuerait plus sûrement que de le vouloir emprisonner dans une modération qui est contraire à son essence.

« Il ne peut pas durer et progresser s'il ne comporte pas la passion de la loyauté, la haine du mensonge, de tout ce qui n'est pas brutalement franc et clair, précis et droit.

« Ainsi appuyé sur ce que je considère comme les assises de sa grandeur, il peut et doit agir dans le monde moderne comme un splendide facteur de paix, d'entente et d'amélioration individuelle et sociale. »

M. Armand Massard est certes un homme d'escrime. Mais ce n'est pas pour voir seulement se battre des escrimeurs qu'il a passé de longues heures au Waseda Hall. Il y est allé aussi parce que l'enclave olympique du

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

sport des armes est demeurée « le petit arpent de terre française » du vaste champ international.

Est-ce pour cette raison que l'on se sent si bien dans l'enclos olympique de l'escrime où règne un laisser-aller bien de chez nous, où le rituel a le respect des vieilles formules, où les discussions ont un goût de bonne franquette même si leur ton s'élève parfois, et où tout un chacun peut aller toucher le spectacle du doigt?

Ce n'est qu'à l'escrime que l'on peut voir les Allemands préparer des sandwiches pour les Français, les Français déboucher des bouteilles de bordeaux pour régaler les Anglais et les Russes, et les techniciens des uns réparer les armes des autres.

Ce n'est qu'à l'escrime qu'un ministre négligeant la tribune officielle dressée là pour la forme, peut s'installer à coupetons à deux mètres de la piste d'assaut et qu'un colonel se permet d'aller chercher à boire pour un soldat de deuxième classe.

Si le présent a de terribles impératifs, si l'on se bat avec acharnement deux heures durant pour une rondelle de bronze, le retour aux bonnes vieilles habitudes est si rapide qu'il a quelque chose de touchant.

Un petit arpent de terre française

Tous les escrimeurs du monde ont un petit air de famille. Est-ce parce qu'ils sont tous vêtus de la même manière et parce que, durant les assauts, le masque estompe leurs traits?

Non pas.

S'ils sont ainsi, c'est parce que, encore, leur éducation a une commune origine et leur comportement une commune mesure.

L'escrime mondiale n'a pas éclaté. Elle s'exprime toujours sur les mêmes bases, française et italienne, et son évolution ne s'écarte pas des vieilles lignes de conduite.

S'il y a cinquante-deux maîtres d'armes français de par le monde, c'est parce que le monde admet toujours comme valable et profitable l'enseignement de l'école française. On n'oublie pas que c'est tout de même la France qui, pour une part importante, a donné l'élan. Si son rayonnement persiste, il doit bien y avoir des raisons.

Certes, le maître Jean Cottard a eu des sueurs froides quand il a vu le Japonais Okawa battre Magnan au cours de la deuxième phase éliminatoire du tournoi individuel. Mais Okawa est un produit de l'école française, un élève de Cottard. Par la suite, Magnan a éliminé Okawa, 10 à 7, en hui-

Les d'Oriola et les Vendanges olympiques

tièmes de finale. Et c'est le battu que le maître français est allé féliciter.

Si les Japonais reviennent en France pour préparer les Jeux de Mexico, les maîtres Jean Cottard, Jean Gaillard et Michel Dordé leur donneront encore la leçon avec le sérieux qu'ils apportent à préparer les tireurs français.

Il en a été ainsi dans le passé; pourquoi n'en serait-il pas de même à l'avenir?

De quoi demain sera-t-il fait?

Le petit Pierre Jonquères d'Oriola, neuf ans, a dit à son champion de père, revenant de Tokyo :

« Tu sais, papa, c'est de l'escrime que je veux faire... »

Les d'Oriola n'ont pas fini de vendanger dans les vignes d'Olympie !

TABLE

Première partie

LES RÉVOLUTIONNAIRES DU CONCOURS HIPPIQUE

<i>Ce qui d'abord doit être dit</i>	15
<i>On les a surnommés les « révolutionnaires ».. . .</i>	23
<i>Les fils à papa du jumping</i>	31
<i>Le coup de poker d'Helsinki</i>	39
<i>Le révolté de Tokyo</i>	49
<i>Le Chevalier d'Orgeix : « Monsieur panache ». . .</i>	59
<i>Un jour, Piazza di Sienna</i>	67
<i>La squaw aux cheveux de lumière</i>	75
<i>Des stock-cars à Rodéo.</i>	83
<i>Une jeune fille toute simple.</i>	91
<i>Des médailles et du galon.</i>	99
<i>Des chevaux et des hommes</i>	107

Deuxième partie

L'ESCRIME DE LUCIEN GAUDIN A J.-C. MAGNAN

<i>Cette bonne vieille escrime</i>	121
<i>On voulait désarmer l'armée</i>	139
<i>Le grand monsieur de l'escrime</i>	145
<i>L'assaut du siècle</i>	151
<i>Un certain Christian d'Oriola.</i>	157
<i>Comme souffle la tramontane</i>	165
<i>Le cas Jean-Claude Magnan</i>	177
<i>La « clandestinité » de Claude Arabo.</i>	189
<i>Un petit arpent de terre française</i>	199
<i>De quoi demain sera-t-il fait?.</i>	205

L'Ordre du jour

OUVRAGES PARUS

L'ART ET LA VIE

- André Brincourt*
LA TÉLÉVISION ET SES PROMESSES
- André Halimi*
ON CONNAIT LA CHANSON
- Lucien Malson*
HISTOIRE DU JAZZ MODERNE
- Raymond Mouly*
SIDNEY BÉCHET, NOTRE AMI
- Roger Pillaudin*
JEAN COCTEAU TOURNE SON DERNIER FILM

DOCUMENTS D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

- Paul Auphan*
HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE
- Hilaire du Berrier*
L'ÉCHEC AMÉRICAIN AU VIETNAM VU PAR UN AMÉRICAIN
- Michel Borri*
WARD-KEELER, UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE POLITIQUE
- Jacques C. Duchemin*
HISTOIRE DU F. L. N.
- Jean-Marc Dufour*
RÉVOLUTION : CAPITALE CUBA
- Michel Garder*
UNE GUERRE PAS COMME LES AUTRES
L'AGONIE DU RÉGIME EN RUSSIE SOVIÉTIQUE
- Barry Goldwater*
POURQUOI PAS LA VICTOIRE?
- Yves Guilbert*
CASTRO L'INFIDÈLE
- E. J. Hevi*
UN ÉTUDIANT AFRICAIN EN CHINE
- Jean Kestergat*
CONGO CONGO
- Suzanne Labin*
LA CONDITION HUMAINE EN CHINE COMMUNISTE
COMPÉTITION U. R. S. S.-U. S. A.
VIE OU MORT DU MONDE LIBRE
LE TIERS MONDE ENTRE L'EST ET L'OUEST
- Pierre Lagaillarde*
ON A TRICHÉ AVEC L'HONNEUR
- André Le Troquer*
LA PAROLE EST À A. LE TROQUER
- B. H. Liddell Hart*
L'ALTERNATIVE MILITAIRE
- Jean Mabire*
DRIEU PARMİ NOUS
- Ede Rfejfer*
ENFANT DU COMMUNISME

- Nicolas Rutych*
LE PARTI COMMUNISTE AU POUVOIR
- Alain de Sérigny*
UN PROCÈS
- Sisouk Na Champassak*
TEMPÊTE SUR LE LAOS
- Roger Trinquier*
LA GUERRE MODERNE

ENQUÊTES ET TÉMOIGNAGES

- Philippe Alméras*
LES CATHOLIQUES FRANÇAIS
- Jacques Armand-Prévost*
OPIUM, MONNAIE FORTE
- Bertrand de Castelbajac*
SAUTS O. P. S.
- Pierre Debray*
DOSSIER DES NOUVEAUX PRÊTRES
- Jean Grandmougin*
DESTINATION TERRE
DIAGNOSTIC DE LA FRANCE ET APRÈS?
LES LIENS DE SAINT PIERRE
- Ved Mehta*
VU PAR UN AVEUGLE
- René Miquel*
DYNASTIE MICHELIN
- Marianne Monestier*
LE GRAND DOCTEUR BLANC
- Marcel Montarron*
TOUT CE JOLI MONDE
- Jérôme Petit*
L'ENFANT, LA MORT, L'AMOUR
- Silvain Reiner*
LA NUIT À PARIS
- Paul Ribeaud*
BARRICADES POUR UN DRAPEAU
ADIEU CONGO
- Michel de Saint Pierre*
LA NOUVELLE RACE
L'ÉCOLE DE LA VIOLENCE
- François de Sainte-Marie*
IRAK ROUGE?
- Henri Troyat*
LA CASE DE L'ONCLE SAM

ÉSOTÉRISME

- Marguerite Gillot*
AUX PORTES DE L'INVISIBLE
DES SORCIERS, DES ENVOUTEURS, DES MAGES

HUMOUR

- Jean Grandmougin*
NŒNCEIL, HOMME D'ÉTAT
- Saint-Germain*
LES FOLIES DE L'OFFICIEL

MÉDECINE, HYGIÈNE, PSYCHOLOGIE, VIE NATU- RELLE

- D^r Bazelaire et D^r Hersilie*
MATERNITÉ
- Raymond de Becker*
RÊVE ET SEXUALITÉ
- Robert J. Courtine*
LES DIMANCHES DE LA CUISINE
- Élise et Célestin Freinet*
VOUS AVEZ UN ENFANT
- Richard Hauser*
LA SOCIÉTÉ D'EN FACE
- Fernando Henriquez*
PANORAMA DE L'AMOUR
- Mariane Kohler*
GUÉRIR L'ANGOISSE
A L'ÉCOLE DE LA SAGESSE
TECHNIQUES DE LA SÉRÉNITÉ
- Lena Levine et David Loth*
FEMMES MODERNES ET SEXUA-
LITÉ CONJUGALE
- Rosie Maurel*
DICTIONNAIRE DES ALIMENTS
- Marguerite Maury*
LE CAPITAL JEUNESSE
- D^r Salmanoff*
SECRETS ET SAGESSE DU CORPS
LE MIRACLE DE LA VIE
- Catherine Valabrègue*
CONTROLE DES NAISSANCES ET
PLANNING FAMILIAL
- D^r Valensin*
SCIENCE DE L'AMOUR
SANTÉ SEXUELLE
- D^r X...*
LE COUPLE HUMAIN ET LA RÉGU-
LATION DES NAISSANCES

SOUVENIRS

- Raymond Corot*
TRENTÉ ANS DE CHIFFONS
- Louis Ducatel*
A LA FORCE DU POIGNET
- Roger H. Guerrand*
MÉMOIRES DU MÉTRO
- Prince Orsini*
MÉMOIRES DU PRINCE ORSINI
- Gabriel Voisin*
MES DIX MILLE CERFS-VOLANTS
MES MILLE ET UNE VOITURES
NOS ÉTONNANTES CHASSES

SPORTS

- Jean Bobet et Roger Frankeur*
CHAMPIONS
- Gwenn-Aël Bolloré*
GUIDE DU PÊCHEUR A PIED
- Georges Briquet*
ICI, 60 ANS DE TOUR DE FRANCE
- Pierre Chany*
LES RENDEZ-VOUS DU CYCLISME
OU ARRIVA COPPI
- Alain Fontan*
DIVIN FOOTBALL BRÉSILIEN
- Paul Frère*
LA COURSE CONTINUE

- Henri Garcia*
RUGBY-CHAMPAGNE
LES CONTES DU RUGBY
- Raphaël Geminiani*
MES QUATRE CENTS COUPS...
DE GUEULE ET DE FUSIL
- Miguel Guerra de Cea*
DES TOROS ET DES HOMMES
- Alphonse Halimi*
MES JOIES, MES PEINES, MES
COMBATS
- Robert Hervet*
SPORT RELAXE
- Denis Lalanne*
LE GRAND COMBAT DU QUINZE
DE FRANCE
LA MÊLÉE FANTASTIQUE
LA PEAU DES SPRINGBOKS
- Gaston Meyer*
LE PHÉNOMÈNE OLYMPIQUE
- Andrew Mulligan*
OUVERT L'APRÈS-MIDI
- François Oppenheim*
DES NAGEURS ET DES RECORDS
- Robert Parienté*
JAZY, QUINZE CENTS A LA UNE
- Robert Parienté et Gérard Edelstein*
HÉROS OLYMPIQUES
- Georges Peeters*
MONSTRES SACRÉS DU RING
- Claude Popelin*
LA CORRIDA VUE DES COULISSES
- Jacques de Ryswick*
100 000 HEURES DE FOOTBALL

LA TERRE ET LES HOMMES

- Jean Bernard*
CES ILES DE FRANCE
- Éric de Bisschop*
VERS NOUSANTARA
- Gwenn-Aël Bolloré*
DESTINS TRAGIQUES DU FOND
DES MERS
- Tony Burnand*
NOS GIBIERS COMME JE LES VOIS
- H.-J. Duteil*
LOIN DANS LA TURQUIE
- Éric et Marie-Madeleine Gillet*
CARAVANE PANHARD IC 16
- Anne et Serge Golon*
LE CŒUR DES BÊTES SAUVAGES
- Joseph Grelier*
LA ROUTE DU POISON
- Louis Jacot*
LA TERRE S'EN VA
- Marianne Monestier et Magali
Despoys*
NOUS, VOS BÊTES
- Jean Suyeux*
MONSIEUR LE JUGE A BOROU
BOROU
- Peter Townsend*
TERRE MON AMIE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
BERGER-LEVRAULT
LE 1^{er} AVRIL 1965

Dépôt légal : 2^e trimestre 1965. — N^o d'édition : 865. N^o 779418-4-65

« Ce sont des acrobates, des singes, des cosaques. Mais c'est tout de même formidable ! »

Ce cri d'enthousiasme lancé par l'un des grands cavaliers des années 20 en voyant Jonquères d'Oriola rend bien l'atmosphère chaude et vivante de ces soirs « de grosse bourre » où, au Vel' d'Hiv', triomphait le sport français.

Les événements ont prouvé, de 1900 à 1964, que l'équitation et l'escrime constituaient les deux plus beaux fleurons du sport français, ceux qui procuraient des médailles olympiques à la France. Et à cette précieuse récolte deux Catalans, Pierre Jonquères d'Oriola et Christian d'Oriola, ont apporté de 1948 à 1964 une exceptionnelle contribution. Ces deux cousins ont en effet totalisé six médailles d'or et trois d'argent en cinq Jeux Olympiques.

De cette aventure les personnages, qui sont les grands du jumping et de l'escrime tels Jean d'Orgeix, Michèle Cancre, Guy Lefrant, Janou Lefebvre, Lucien Gaudin, Jean-Claude Magnan, Claude Arabo, les personnages sont hauts en couleur, les manières bourruées et chaleureuses, l'odeur âpre et prenante comme dans les écuries ou sur la terre chaude de Roussillon — où naquirent les d'Oriola — au moment des vendanges.

Phot. J. Barte et Presse-Sports.